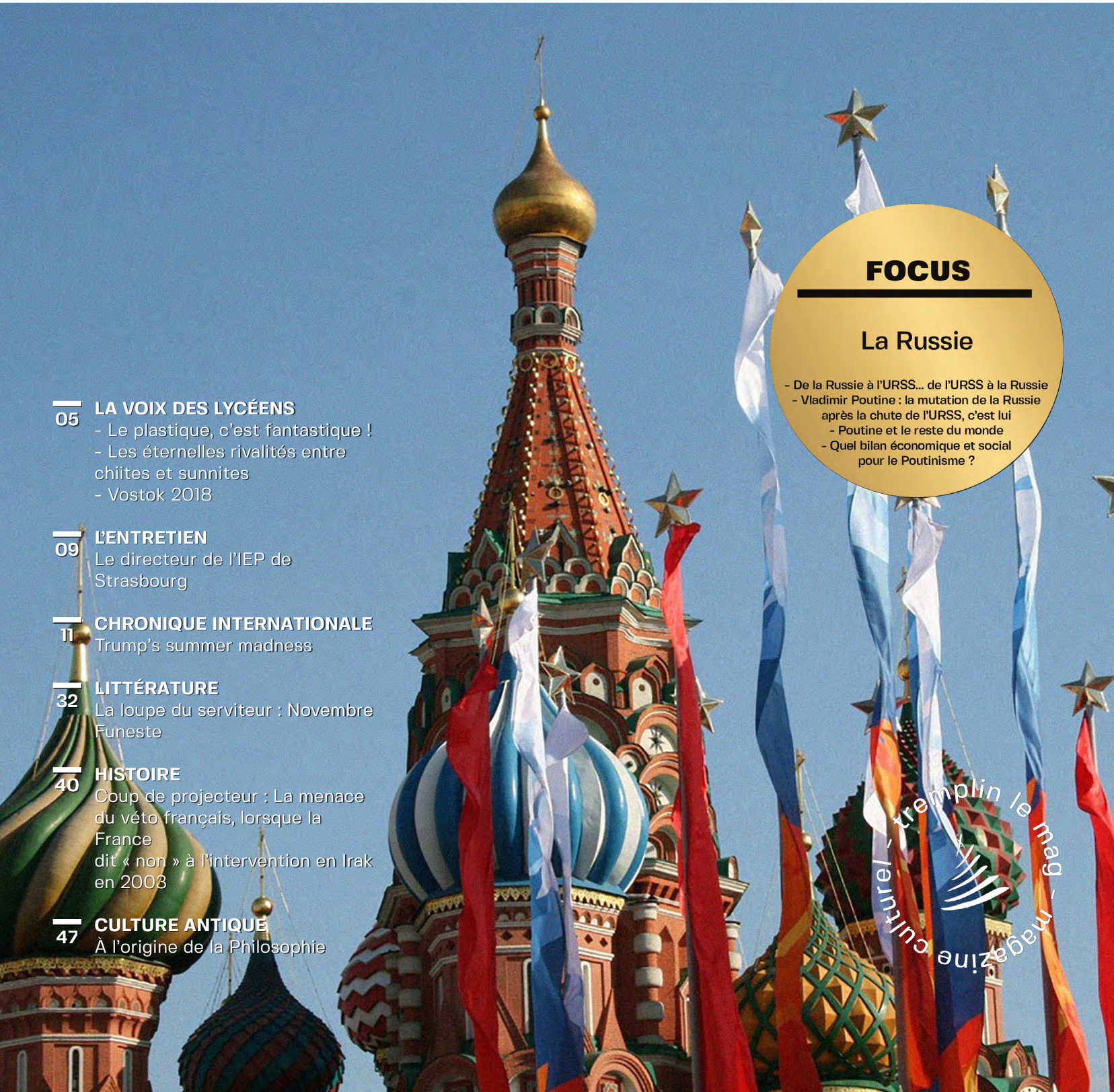
Tremplin le mag.

Tremplin le mag.

trempliniep.fr

Magazine culturel
Tremplin Première
Octobre 2018
Revue n°11
Gratuit



FOCUS

La Russie

- De la Russie à l'URSS... de l'URSS à la Russie
- Vladimir Poutine : la mutation de la Russie après la chute de l'URSS, c'est lui
- Poutine et le reste du monde
- Quel bilan économique et social pour le Poutinisme ?

05 **LA VOIX DES LYCÉENS**
- Le plastique, c'est fantastique !
- Les éternelles rivalités entre chiites et sunnites
- Vostok 2018

09 **L'ENTRETIEN**
Le directeur de l'IEP de Strasbourg

11 **CHRONIQUE INTERNATIONALE**
Trump's summer madness

32 **LITTÉRATURE**
La loupe du serviteur : Novembre Funeste

40 **HISTOIRE**
Coup de projecteur : La menace du véto français, lorsque la France dit « non » à l'intervention en Irak en 2003

47 **CULTURE ANTIQUE**
À l'origine de la Philosophie

tremplin le mag - magazine culturel -

TREMPLIN
IEP

*Formation labellisée par les 7 Sciences PO du réseau

sciencespo.aix · SCIENCES PO LILLE · SciencesPo Rennes · sciences po · UNIVERSITÉ DE LYON · SCIENCES PO LYON · SCIENCES PO TOULOUSE · Sciences Po Strasbourg

UNE RÉALISATION VN PARTICIPATIONS (SAS)
Les Halls de la filature – 169 rue Sadi Carnot
59350 Saint-André-lez-Lille

Représentant légal
Thierry Corde

Actionnaire principal
Vallès

Directeur de la publication
Thierry Corde

Rédacteur en chef
Jacques Staniec

Auteurs
Camille Bronchart, Benoît Caudron, Brice Denoyer, Noah Gaume, Ghita Lamrissi, Aurélie Lecornet, Axel Loyer, Adeline Mullet, Aurélie Plywaczyk, Anthony Pouliquen, Jacques Staniec, Lilou Tataryn

Maquettiste
Bérengère Corde

Photos
Flickr, Kremlin, Map chart, Pxhere, Wikimedia Commons

Imprimeur
Blurb (CA 94104, États-Unis)

Dépot légal
Date : Octobre 2018
ISSN 2268-5278 (en ligne)
ISSN 1776-9671 (imprimé)

Rejoignez-nous sur trempliniep.fr

édito

À l'Est rien de nouveau ?

Chacun connaît au moins par son titre le roman paru en 1929, « A l'Ouest, rien de nouveau » et qui décrit la Première Guerre mondiale sur le front occidental.
La venue annoncée du Président Poutine à Paris pour la célébration du centenaire de l'armistice de 1918 nous rappelle opportunément qu'il y a eu un front oriental et que la Russie fut notre alliée. Le focus du mois est consacré à l'histoire et à la situation actuelle de ce pays très mal connu.

Vous pourrez aussi parfaire votre culture philosophique et littéraire grâce à ce numéro : de Socrate à la tragédie, en passant par Platon, il y a de quoi satisfaire votre curiosité.

Parmi bien d'autres nouveautés, il faut mentionner « La voix des lycéens » : TLM donne la parole aux journalistes en herbe et publie leurs articles. N'hésitez pas à nous transmettre vos propositions : ce magazine est d'abord le vôtre.

Nous avons décidé de donner la parole aux Directeurs des Sciences Po du réseau. Cela vous permettra de mieux connaître leurs établissements afin d'éclairer vos choix futurs.
Nous commençons par l'IEP situé le plus à l'est ... Strasbourg : son directeur, Gabriel Eckert, a accepté de répondre à nos questions.

Bonne lecture

SOMMAIRE

Couverture : Cathédrale Saint-Basile-le-Bienheureux de Moscou. PXHERE

Sommaire : *La révolution russe*, 1917. Ivan Vladimiriv. WIKIMEDIA COMMONS

Revue n°11
Octobre 2018

FOCUS : LA RUSSIE

15 **DE LA RUSSIE À L'URSS... DE L'URSS À LA RUSSIE**

23 **VLADIMIR POUTINE : LA MUTATION DE LA RUSSIE APRÈS LA CHUTE DE L'URSS, C'EST LUI**

25 **POUTINE ET LE RESTE DU MONDE**

28 **QUEL BILAN ÉCONOMIQUE ET SOCIAL POUR LE POUTINISME ?**

SOCIÉTÉ

05 **LE COIN DES LYCÉENS**
- Le plastique, c'est fantastique !
- Les éternelles rivalités entre chiites et sunnites
- Vostok 2018

09 **L'ENTRETIEN**
Le directeur de l'IEP de Strasbourg

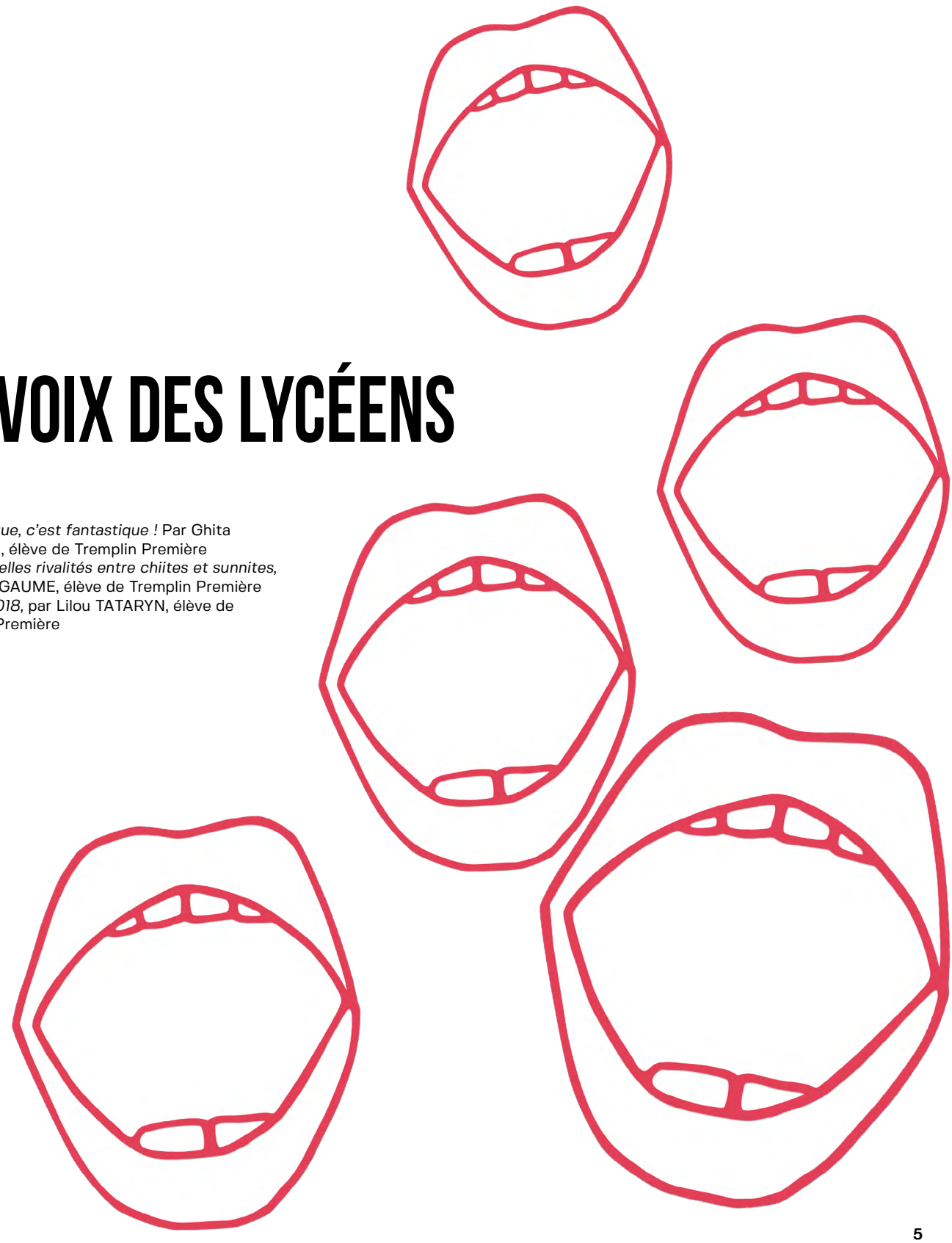
11 **CHRONIQUE INTERNATIONALE**
Trump's summer madness

CULTURE

32 **LITTÉRATURE**
La loupe du serviteur : Novembre Funeste

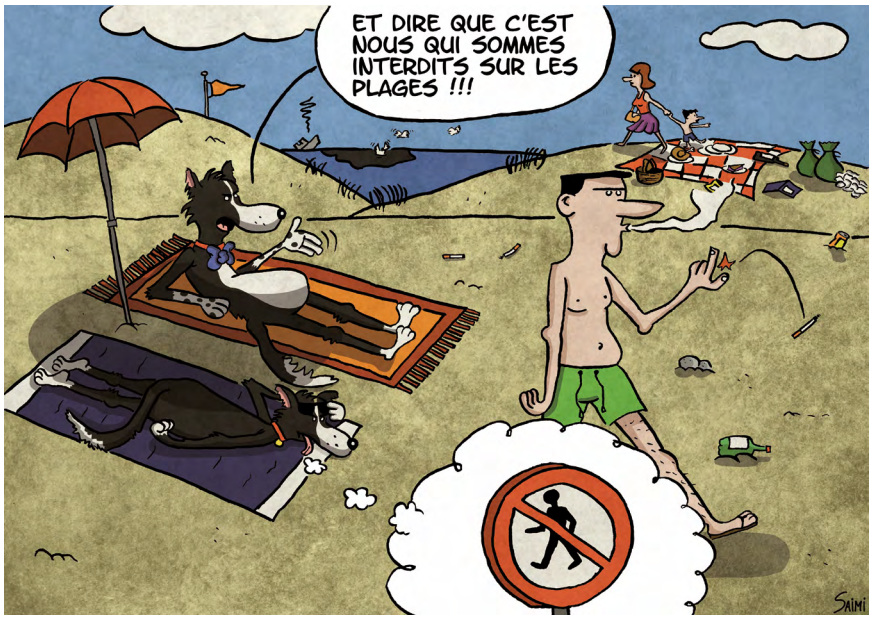
40 **HISTOIRE**
Coup de projecteur : La menace du véto français, lorsque la France dit « non » à l'intervention en Irak en 2003

47 **CULTURE ANTIQUE**
À l'origine de la Philosophie



LA VOIX DES LYCÉENS

- *Le plastique, c'est fantastique !* Par Ghita LAMRISSI, élève de Tremplin Première
- *Les éternelles rivalités entre chiites et sunnites,* par Noah GAUME, élève de Tremplin Première
- *Vostok 2018*, par Lilou TATARYN, élève de Tremplin Première



LE PLASTIQUE, C'EST FANTASTIQUE !

Par Ghita LAMRISSI, élève de Tremplin Première

À la plage, Le monde selon Jack, 2018. Saimi

Le plastique c'est tellement pratique et fantastique, qu'aujourd'hui l'être humain ne peut s'empêcher d'en utiliser ! La conséquence ? Chaque année, ce sont plus de 500 milliards de sacs en plastique jetables qui sont utilisés dont la moitié sont à usage unique. Dix tonnes sont produites chaque seconde dans le monde et une tonne finit dans les océans toutes les deux secondes.

Certes, ces chiffres sont astronomiques, mais en quoi sont-ils signes de danger ? Les produits chimiques composant les sacs et les sachets en plastique ont, dans un premier temps, des effets néfastes sur notre santé. En effet, ces produits favorisent l'augmentation du risque d'atteinte de la maladie d'Alzheimer, la possibilité de contracter certains types de cancers, l'augmentation de stockage des graisses dans le corps, l'accentuation de la résistance à l'insuline liée au diabète et enfin, la diminution du taux des hormones sexuelles.
Vous l'avez constaté, les risques pour l'homme sont nombreux et non négligeables.

Mais malheureusement, les humains ne sont pas les seuls à être touchés par les effets pernicieux du plastique. Cette matière a également de graves répercussions sur l'environnement. Elle pollue l'air, l'eau et la terre et se dégrade très difficilement.
Il ne faut également pas oublier que la faune et la flore subissent aussi de terribles séquelles dues à la pollution plastique. En effet, il arrive assez souvent que le plastique se fragmente en ce qu'on appelle des « micro-plastiques » : des débris inférieurs à 5 millimètres. Ces micro-plastiques sont non seulement un fléau pour l'océan parce qu'ils sont quasiment impossibles à récupérer mais représentent surtout un véritable danger pour les animaux, en particulier ceux vivants en milieu marin. Ces débris peuvent être ingérés par les petits organismes comme les planctons ou encore les moules et les huîtres, qui font partie des premiers maillons de la chaîne alimentaire. Les plus grands organismes peuvent eux aussi être concernés par la quantité de micro-plastiques présente dans l'océan : une baleine, par exemple, filtre plus de 70 000 litres d'eau chaque fois qu'elle ouvre la bouche, elle ne manquera donc pas d'ingurgiter une certaine quantité de micro-plastiques.

Quant aux plus grands déchets plastiques, ils ont eux, un impact plus direct et visible. On estime à environ un million le nombre d'oiseaux marins mourant chaque année de cette pollution. 100 000 tortues et autres animaux marins en sont également victimes. Certains se retrouvent emprisonnés dans des sac plastiques ou dans des filets et meurent donc de faim ou d'étranglement. D'autres meurent en confondant des déchets plastiques avec leur proie.

Vous avez saisi, il y a de quoi s'inquiéter et c'est pour cela qu'il faut agir au plus vite. Le néerlandais Boyan Slat l'a bien compris et a donc décidé de mettre en place un projet intitulé « Ocean Cleanup ». Ce projet est décrit comme le plus grand nettoyage de l'histoire. Il consiste à nettoyer l'Océan Pacifique de sa « mer plastique ». Cette « mer plastique » est située entre Hawaï et la Californie et s'étend sur 1,6 millions de km^2 (soit, aussi étonnant que cela puisse paraître, trois fois la taille de la France). Pour la nettoyer, Boyan Slat a imaginé une barrière de 3 mètres de profondeur qui a la forme d'un fer à cheval. Une fois qu'elle sera proche des amoncellements de plastique, elle se déplacera toute seule, à l'aide de la force des vents et des vagues. Cette barrière avance plus rapidement que les déchets, elle les suivra et les collectera. Si le projet fonctionne, c'est plus de 90 % du Pacifique qui sera débarrassé des déchets plastiques.

En attendant, vous pouvez aussi contribuer à réduire la pollution plastique sans nécessairement monter un projet de cette ampleur mais seulement avec des gestes du quotidien : évitez au maximum d'utiliser des sacs plastiques jetables, bannissez les bouteilles en plastique, utilisez le moins possible de pailles ainsi que les couverts en plastique, minimisez le mieux que vous pouvez les produits de salle de bain et de nettoyage, cuisinez autant que vous le pouvez afin d'éviter les repas en extérieur ou encore ramassez les déchets sur votre route lors d'une balade en nature ou à la mer.

La planète a besoin de votre aide !

LES ÉTERNELLES RIVALITÉS ENTRE CHIITES ET SUNNITES

Par Noah GAUME, élève de Tremplin Première

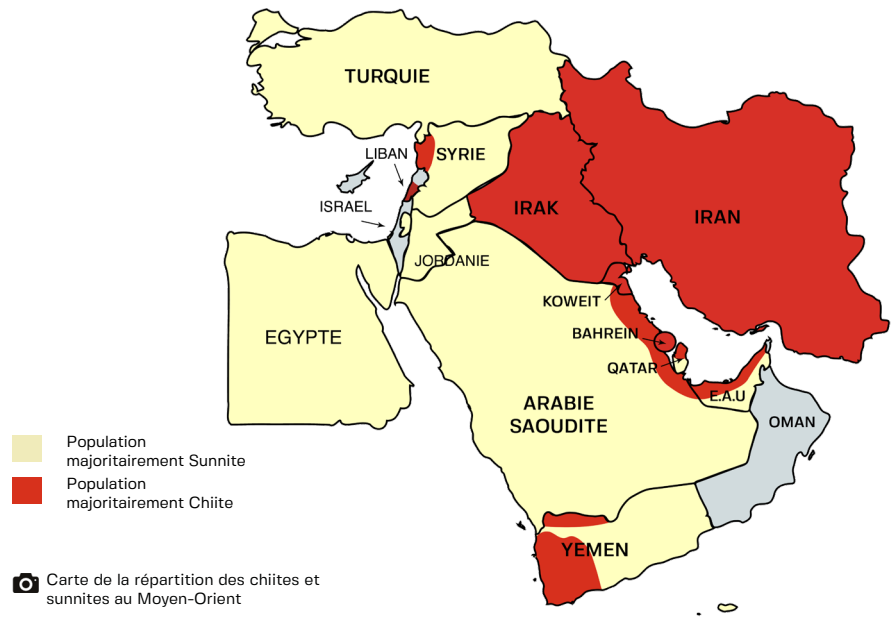
Pour comprendre l'étendue de ce conflit aux proportions internationales entre ces deux branches de l'islam il faut revenir plusieurs siècles en arrière…
En 632, aux débuts de l'Islam, suite à la mort du prophète Mahomet se pose la question de sa succession. Pour les futurs chiites, c'est Ali, gendre et fils spirituel de Mahomet qui doit reprendre le flambeau, respectant ainsi le lien du sang. Cependant pour les futurs sunnites c'est un fidèle compagnon de Mahomet, Abou Bakr, qui doit lui succéder. Les sunnites militent donc pour un califat électif où les compagnons du Prophète désignent son successeur tandis que les chiites soutiennent le principe d'hérédité pour la succession.
Il y a d'autres différences entre ces deux courants de pensées : l'organisation du clergé et la séparation des pouvoirs.
Le clergé chiite est très hiérarchisé : on trouve entre autres les « Mollah » qui prêchent et collectent les impôts, les « Mojtahed » qui interprètent les lois de l'islam et les « Ayatollah », des guides spirituels. Pour les sunnites, le croyant peut s'adresser directement à Dieu, le clergé est donc limité aux « Imams » qui prêchent et dans certains pays aux « Oulémas » qui s'apparentent aux « Ayatollah ». Cette organisation différente au niveau religieux impacte aussi le domaine politique.
En effet chez les sunnites il n'y a pas de séparation entre religion et politique contrairement à la vision chiite qui interdit une concentration de ces deux pouvoirs.
En outre, les chiites représentent seulement 15% de tous les musulmans, ils sont majoritaires dans des pays tels que l'Iran, l'Irak, le Liban et Bahreïn mais sont persécutés et marginalisés par une majorité sunnite écrasante (85% des musulmans à travers le monde).
C'est dans ce contexte de tensions palpables que de nombreux mouvements d'émancipation chiites ont vu le jour dont trois se détachent particulièrement et donnent au conflit sa forme moderne :

- **La révolution islamique** en 1979 instaurée en Iran. L'Ayatollah Khomeini, chef religieux chiite, renverse le Chah puis instaure une république islamique dirigée par le haut clergé chiite. Cette nouvelle république fait peur aux voisins de l'Iran, en effet les idées révolutionnaires se transmettent aux pays à majorité chiite comme le Liban et Bahreïn. Les tensions sont exacerbées et l'Irak dirigée par Saddam Hussein profite de l'instabilité de l'Iran pour l'attaquer en 1980 avec l'aide des pays alliés sunnites de la région. Cela aboutit au conflit direct le plus meurtrier entre chiites et sunnites. Il durera 8 ans, jusqu'en 1988.

- **La guerre en Irak** de 2003. L'intervention militaire des États-Unis dans ce pays à majorité chiite dirigé par Saddam Hussein, un sunnite, aboutit à une guerre civile entre les deux camps. Les chiites finiront par prendre le pouvoir après des décennies de marginalisation mais la branche irakienne d'Al-Qaida soutenue par le régime sunnite avant sa chute développera une lutte armée « anti chiite » : ce sont les débuts de l'État Islamique.

- **Les printemps arabes** à partir du 18 décembre 2010. Les printemps arabes sont des mouvements réclamant plus d'équité au sein des différents pays du Maghreb notamment. A Bahreïn, un foyer de tensions communautaires où les sunnites gouvernent même si la population est à majorité chiite, les mouvements de protestation inquiètent l'Arabie Saoudite, à majorité sunnite, car ils sont localisés dans des régions disposant de nombreux puits de pétrole. Les chiites ne sont pas les seuls à se plaindre de la marginalisation, en Irak et en Syrie, les sunnites s'en plaignent aussi. Les printemps arabes se propagent aussi en Syrie, dirigé par un chiite alaouite (un sous courant du chiisme) Bachar el-Assad. Mais la Syrie reste un pays majoritairement sunnite. La répression très violente du président a donné lieu à une guerre civile qui a parallèlement fait monter les groupes extrémistes chiites et sunnites. Le conflit s'internationalise et oppose deux grands blocs de puissance : l'Iran, la Russie et le régime Syrien contre l'Arabie Saoudite, la Turquie et les monarchies du Golfe qui soutiennent les groupes rebelles sunnites.

Derrière tous ces jeux d'alliances, en apparence complexe, on trouve un procédé de positionnement militaire bien connu. Les différents blocs ne défendent que leurs propres intérêts géostratégiques et économiques, instrumentalisant la religion à des fins politiques

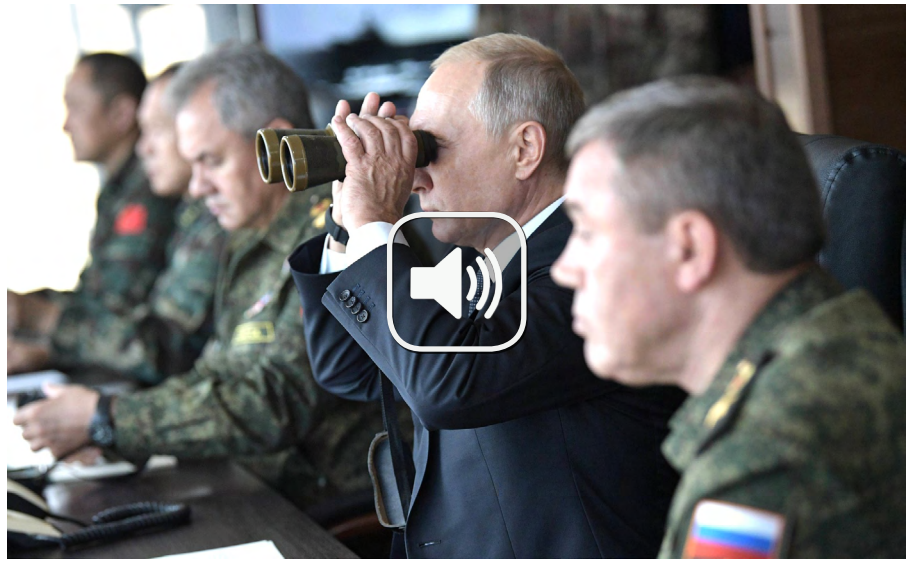


Carte de la répartition des chiites et sunnites au Moyen-Orient

VOSTOK 2018

Par Lilou TATARYN, élève de Tremplin Première

« Vostok 2018 », des manœuvres militaires russo-chinoises en forme de défi. Pierre Haski, 2018. FRANCE INTER



Le 12 septembre dernier, le monde entier braquait son regard vers la Russie, en Sibérie et dans l'extrême-Orient tout particulièrement. La raison ? Le lancement de la plus importante démonstration de force russe depuis la chute de l'URSS, ou plus précisément depuis 1981. L'opération, qui répond au nom de « Vostok 2018 » (« Boctok 2018 », en russe), est également soutenue par la Chine de Xi Jinping, nouvel allié stratégique militaire de Vladimir Poutine. Des moyens considérables ont été mis en place, et l'OTAN, ainsi que 87 observateurs de 59 pays (selon le Monde) ont pu y assister. Cependant, ce caractère de « démonstration » inquiète les pays occidentaux, car, en effet, les tensions ne cessent de croitre entre le bloc occidental et la Russie. Comment interpréter ces manœuvres militaires russes de Vostok 2018 : s'agit-il d'une simple démonstration de force ou d'une menace réelle pour l'équilibre mondial ?

C'est avec un arsenal de guerre considérable que la Russie a fait parler d'elle le mois dernier : effectivement, 80 navires, 1 000 avions, 36 000 véhicules blindés, et 300 000 soldats se sont succédé pour représenter le pays. La Russie va « exhiber ses muscles et sa puissance d'action », avec Vostok 2018, qui s'inscrit dans une série de manœuvres militaires russes depuis 2014. Vladimir Poutine, ainsi que son nouvel allié Xi Jinping ont assisté à cet entraînement militaire géant. Ils affichent ainsi une alliance forte, un rapprochement qui inquiète de plus en plus les pays occidentaux. Les tensions sont en effet grandissantes depuis quelques temps, à propos de différents sujets : La guerre civile en Syrie ou l'annexion de la Crimée par exemple. De plus, l'objectif de ces manœuvres, d'une ampleur inédite, serait de montrer la nouvelle alliance mise en place, et de se préparer éventuellement à un conflit d'importance conséquente. Des vidéos de promotion de l'arsenal militaire ont aussi révélé l'utilisation du système de défense anti-aérien russe S400, que la Turquie, pourtant membre de l'OTAN, souhaiterait acquérir. Enfin, le rapprochement avec la Chine permettrait aussi à la Russie d'avoir davantage d'influence diplomatique et militaire face aux pays de l'OTAN.

Cependant, Vostok 2018 n'est peut-être pas la menace de guerre que l'on pourrait imaginer : dans le monde multipolaire du XXIe siècle, dominé par les grands pôles de puissance comme la Chine, les USA, et l'Europe, il est difficile de s'imposer parmi ces pays pour la Russie, affaiblie depuis la fin de la Guerre froide. Les manœuvres, perçues comme inquiétantes, peuvent aussi être vues comme un moyen de riposter face à la menace que représentent les USA de Donald Trump, ou les sanctions de l'OTAN. Elles montrent aussi, grâce à l'alliance sino-russe, que la Russie n'est pas militairement isolée. L'effet de médiatisation peut également jouer son rôle sur l'aspect dramatique que l'on perçoit de cet événement. Selon Valery Gerasimov, chef d'état-major des forces armées et vice-ministre russe de la Défense, durant cette démonstration de force, les « États s'opposent de façon conceptuelle » et « ces manœuvres ne visent aucun pays mais sont en accord avec la doctrine militaire, défensive par nature ». Enfin, l'alliance entre la Chine et la Russie n'est pas parfaitement stable : il y a un déséquilibre économique entre ces deux pays, qui risquent d'entraîner une dépendance de la Russie vis-à-vis de la Chine, ce qui ne correspond pas à la doctrine diplomatique russe.

Il paraît donc difficile d'évaluer cet événement, et ce, même si les informations données sont très précises. A cause de l'information instantanée, le monde entier manque de recul pour pouvoir réellement interpréter Vostok 2018. En effet, cette démonstration de la Russie n'est certainement pas à négliger, qu'elle soit préventive, dissuasive ou menaçante. Cependant, elle n'est pas pour autant définitivement annonciatrice d'un nouveau conflit imminent de l'envergure de la Guerre froide. Affaire à suivre donc.

Poutine observe Les manoeuvres millitaires depuis le poste de commande, Tsugol, 2018. KREMLIN.RU

GABRIEL ECKERT

Après un doctorat en droit public obtenu en 1994 à l'université de Strasbourg, Gabriel Eckert est reçu à l'agrégation de droit public en 1996. Il enseigne alors, en tant que professeur, à l'université de Nancy, puis, à partir de 1998 à l'université de Strasbourg. Il exerce parallèlement dans un cabinet d'avocats jusqu'en 2009.

Depuis cette date, outre des enseignements assurés à Sciences Po et à la Faculté de droit, il intervient également à l'ENA (École nationale d'administration) et à l'INET (Institut national des études territoriales).

Tremplin le Mag : Monsieur Eckert, vous êtes le Directeur de Sciences Po Strasbourg depuis le 1er septembre 2015 ; pouvez-vous rappeler les circonstances de la création de cet établissement ?

Gabriel Eckert : Sciences Po Strasbourg présente la particularité d'être l'IEP le plus ancien : en effet, il a été créé par la même ordonnance qui met en place l'ENA (Ecole nationale d'administration) et qui réforme le statut de Sciences Po Paris.
Après la Seconde Guerre mondiale, dans le cadre de la politique de réformes engagée? À la Libération, on souhaitait renouveler la formation des élites de notre pays.

TLM : Le choix de Strasbourg n'est pas dû au hasard ?

GE : Non ; il traduit la volonté de s'inscrire clairement dans la perspective du rapprochement franco-allemand, et au-delà dans la dynamique de la construction européenne. Je voudrais rappeler que Strasbourg est le siège d'institutions européennes importantes : le Parlement européen, le Conseil de l'Europe, la Cour européenne des droits de l'Homme ou encore l'Eurocorps.

TLM : L'une des particularités de votre IEP réside dans ses relations étroites avec l'Université de Strasbourg ?

GE : Sciences Po Strasbourg est une composante à statut particulier de l'université de Strasbourg. Pour nos étudiants, cela présente des avantages importants, car cela favorise la poursuite de doubles cursus en licence : ainsi les étudiants de Sciences Po disposent de facilités pour obtenir, durant le premier cycle, une licence en économie ou en sociologie. En second cycle, ils ont accès aux nombreux masters offerts par l'Université de Strasbourg, notamment en Droit. Il faut également mentionner la présence dans l'Université du CUEJ (Centre universitaire d'études de journalisme). Nos étudiants peuvent accéder à cette école réputée dans le cadre d'une convention.
Tout cela contribue à l'enrichissement des parcours de formation et à la diversification des débouchés.

TLM : Justement, pouvez-vous éclairer nos lecteurs sur cette question des débouchés ?

GE : Sciences Po Strasbourg prépare à de nombreux métiers bien sûr ; les lycéens qui vous lisent auraient tort de penser que nous ne formons que des cadres du secteur public. Nous avons développé ainsi une filière dynamique de préparation aux métiers de la banque et de la finance d'entreprise.
Notre « marque de fabrique » reste bien entendu les études européennes et internationales. Ce cursus de master (en quatrième et en cinquième années) prépare aux carrières dans les institutions internationales, mais aussi aux métiers de consultants ou de lobbyistes. De plus, chaque année, certains de nos étudiants sont admis au Collège de l'Europe.

TLM : Pouvez-vous préciser le rôle de cet établissement ?

GE : Le Collège de l'Europe a été créé en 1948 et fonctionne sur deux campus : Bruges en Belgique et Natolin en Pologne. Très sélectif, il vise à perfectionner la formation de ses étudiants en relations européennes et internationales.

TLM : Cette orientation internationale de Sciences Po Strasbourg va-t-elle se poursuivre ?

GE : Nous sommes en train de la renforcer en créant un master de relations internationales accessible à nos étudiants. Celui-ci se compose de trois parcours de cinquième année : « Négociation et expertise », « Europe et mondialisation » et « Border studies ».

TLM : « Border studies » ?

GE : Oui, il s'agit de former nos étudiants à la question des frontières (relations transfrontalières mais aussi enjeux sécuritaires ou migratoires), à travers un enseignement dispensé essentiellement en anglais.

TLM : Puisqu'on parle de frontières, vos étudiants sont-ils amenés à séjourner à l'étranger dans le cadre de leurs études ?

GE : Dans le cursus de Sciences Po Strasbourg, qui dure 5 ans, la troisième année est obligatoirement une année de mobilité internationale.

TLM : C'est-à-dire ?

GE : La grande majorité des étudiants effectue une année d'études dans une université étrangère. Bien sûr ce séjour est encadré : nous avons signé 140 accords d'échanges avec des universités situées dans 42 pays différents.
Certains étudiants préfèrent réaliser un projet personnel durant cette année à l'étranger : ils travaillent alors dans une entreprise, une institution internationale ou une ONG … Les possibilités sont nombreuses.

TLM : Monsieur le Directeur, les lycéens qui nous lisent se demandent comment se préparer au mieux au concours de Sciences Po…

GE : L'accès à Sciences Po Strasbourg s'effectue par le concours commun des 7 Sciences Po du Réseau ScPo. Ce concours est sélectif puisque le rapport entre le nombre de candidats et celui des reçus est d'environ 12%.
Autant vous dire que la préparation doit être méthodique et précoce : on ne prépare pas ce concours dans les semaines qui le précèdent…

TLM : Qu'entendez-vous par « une préparation méthodique » ?

GE : Il faut bien rappeler que, pour l'épreuve d'histoire et celle de questions contemporaines, on attend des candidats une bonne maîtrise des techniques de la dissertation : définir les termes du sujet, énoncer une problématique pertinente, construire un plan argumenté… le tout en évitant les fautes d'orthographe et de syntaxe. Cela ne s'improvise pas et nécessite une préparation qui s'inscrit dans la durée.
J'ajouterais qu'il faut être capable de prendre du recul avec les sujets qui sont posés : cela implique de faire montre de curiosité intellectuelle, bref d'étoffer sa culture générale.
Enfin, il faut arriver au concours avec un minimum de sérénité : enchaîner trois épreuves sur une journée est un exercice éprouvant pour des jeunes qui n'en ont pas encore l'habitude.

TLM : Combien d'élèves sont recrutés à Strasbourg par le concours ?

GE : Nous offrons environ 175 places.

TLM : Existe-t-il une autre voie d'accès ?

GE : Il y a la procédure « mention très bien » pour une quinzaine de places.

TLM : Les très bons élèves peuvent donc se dispenser de préparer et de passer le concours ?

GE : Pas du tout… La première condition pour pouvoir bénéficier de cette procédure est d'avoir passé le concours. De plus, il faut avoir de très bonnes notes au baccalauréat ; je ne voudrais pas donner d'illusions aux élèves sur ce point : le règlement de ce concours spécial impose une moyenne supérieure à 17/20 et, en pratique, nous admettons des candidats plus proches de 19 ou 20/20…

TLM : Monsieur Eckert, avant d'être Directeur de Sciences Po, vous étiez Professeur des Universités. Pouvez-vous nous en dire davantage sur votre propre parcours ?

GE : J'ai un parcours de juriste : j'ai suivi des études de droit à la faculté de droit de Strasbourg jusqu'au doctorat. J'ai ensuite réussi le concours de l'agrégation et je suis devenu professeur dans plusieurs universités. Parallèlement à mon activité d'enseignement, j'ai exercé en qualité d'avocat pendant de nombreuses années. Je suis spécialisé en droit public économique et, tout particulièrement, en droit des contrats passés entre les personnes publiques et les entreprises.

TLM : Pouvez-vous nous donner un exemple précis ?

GE : Quand une collectivité territoriale, comme une ville, souhaite faire effectuer des travaux importants, elle passe une commande à une entreprise privée ; c'est un marché public. Ce contrat est conclu après une procédure de mise en concurrence afin de garantir la qualité de l'achat public et de lutter contre les risques d'abus. Mes travaux portent sur l'amélioration de ces procédures et sur leur mise au service d'enjeux sociétaux comme la protection de l'environnement ou l'inclusion sociale.

TLM : Vous continuez à travailler sur ces questions ?

GE : Oui, dans la mesure où mon activité de Directeur me laisse quelques disponibilités…
Je m'intéresse également à la régulation dans les secteurs économiques ouverts à la concurrence depuis quelques années, comme les communications électroniques, l'énergie ou les transports ferroviaires.
Les questions abordées sont passionnantes : les conditions de la création de valeur par les entreprises, l'articulation entre l'initiative privée et les pouvoirs publics…

Gabriel Eckert

DU CÔTÉ DE CHEZ TRUMP...

Donald Trump a passé un été assez mouvementé tant sur le plan national qu'international. Malgré les nombreuses accusations et affaires qui pourraient l'inquiéter, il semble jouir d'un taux de popularité inégalé parmi ses supporters. Comment cela est-il possible, et de quelle manière tous ces événements s'imbriquent-il dans une stratégie électorale répondant aux besoins d'une frange non négligeable d'Américains ?

Illustration de Donald Trump. PIXABAY

Trump's summer madness

Donald Trump has been at the heart of multiple debates and controversies over the summer: a double-edged strategy that might deliver - or not - at the November midterm elections.

US President Donald Trump's summer could hardly have been more unsettling for his administration. It started off with a historic meeting with North Korea's leader Kim Jong-un, which was widely seen as a show of might and power from the American president. However, despite Trump's Twitter announcements concerning North Korea's nuclear disarmament, negotiations with Secretary of State Mike Pompeo have stalled and Trump even cancelled a planned trip with Pompeo to North Korea at the end of August.

On July 16 the president met Russian President Vladimir Putin in Helsinki. Having won an election that is suspected to have been interfered with by Russia, and being in the midst of an investigation (which he calls a "witch hunt") on this very subject, Trump appeared to side with Putin rather than his own intelligence officials. In addition, during the press conference that followed, Putin referred to military agreements he had made during the meeting with Trump, something that the Pentagon did not even know had happened. The presence of Trump side by side with Putin during an ongoing investigation, as well as the president's hidden dealings with the Russian president, shocked American public opinion and made him look weak.

The public outcry over the summer on the subject of the US government's "zero tolerance" policy on immigration led to the administration admitting to taking young children away from their parents. This led to a series of legal cases; all the children have not yet been returned to their parents. Federal policy was also under the spotlight when now-former Environmental Protection Agency Administrator Pruitt resigned in July.
As chief of the EPA he continuously unwound Obama-era environmental policies on climate change and pollutants, thereby carrying out key elements of President Trump's agenda. But all the while he has been caught up in controversies involving first class plane travel on taxpayers' money and renting a room in Washington from an energy lobbyist.

Finally, a string of cases involving Trump confidants ended a summer that was highly damaging for Trump's popularity. Former lawyer and fixer Michael Cohen said in court that just before the election, the US president had directed him to engineer payments to a former model and a former porn star he is alleged to have had affairs with years earlier. If proven, this would amount to a federal crime and could be grounds for impeachment (which is highly unlikely to happen though). In addition, the Russian investigation continues with former Trump campaign chief Paul Manafort having been convicted on eight of 18 counts of tax and bank fraud. The president could damage his reputation even further by officially pardoning Manafort.

In early 2017 Donald Trump brought with him a group of collaborators to help him define and pursue the policies on the Republican agenda, such as Mike Pence, his Vice-president (a former Indiana governor with strong Christian views, who is pro-life and has continuously fought for deregulation and the teaching of creationism in schools, but against Obama-related policies and granting asylum to refugees from the Middle-East).

Many of the collaborators he appointed in 2016 have since been dismissed or have been heavily criticized for being in the government for their own interests. At one point in February, it was said that more than half of Trump's 20-person Cabinet had engaged in questionable or unethical conduct, with at least five Cabinet members being alleged to have used taxpayer money for private travel, and another four having kept their ties to business groups or lobbyists. Health and Human Services Secretary Tom Price, for example, had to resign after reports found he spent hundreds of thousands of dollars in taxpayer money on private air travel.
Ever since his election, Donald Trump has proposed sizeable income tax cuts and deregulation consistent with the conservative policies pursued by the Republican party, while also pushing for significant investment for entitlements for the elderly as well as trade protectionism, immigration reduction and individual and corporate tax reform, which are issues that cross party lines between the Republicans and the Democrats.
Environmentally speaking, the US president does not believe in climate change, and has been acting to weaken environmental regulation and reinforce the role of fossil fuels, as well as dismantling the bank regulations put in place after the 2008 subprime crisis. As a result, he famously withdrew his country from the Paris agreement. Concerning health, the "Obamacare" bill was repealed for a "Better care" Republican version which is projected to increase the number of uninsured Americans by 20 million while only cutting costs marginally.
This year Trump started a trade war with China, saying that it was now time for him to fix China's longtime abuse of the broken international system and unfair practices. Both countries introduced tariffs on goods traded with the other, which has damaged intercontinental trade and is now affecting the local populations quite badly.
The president's foreign policy so far has focused on security, by fighting terrorists abroad and strengthening border defences and immigration controls.

Despite all the international criticism directed at Donald Trump, the US economy is thriving, and the US president enjoys an unprecedented 90% approval rating among his Republican supporters.

How can this be?
For a start, Trump is widely believed to be expressing what his supporters think, and the less politically correct his declarations are, the more true-to-life they sound for Republican voters. In addition, his appetite for classifying people and events into clear-cut categories has allowed many Americans who previously felt voiceless to make sense of their lived experiences and to feel flattered and (finally) taken into account. According to experts, many of the people who voted for him feel a sense of the decline of America and a desire to rediscover past greatness (hence the slogan "Make America Great Again"), a fear of social disorder and the longing for a strong leader that it is easy to relate to, who speaks the language they speak.

By tapping into the anxieties of those who feel left behind by their country's politicians, Trump has managed to present himself as a saviour, turning complicated problems into simple equations that he says only require simple solutions.
The president is bound to use the same strategy for the November mid-term elections, which will stand as a referendum for his policy and that of his Cabinet and supporting party. The stakes are high since a Democratic victory in either chamber of Congress (House or Senate) would give his opponents the power to open investigations into various aspects of his administration. Voter turnout will be key, and both parties will go to great lengths to motivate voters. All the 435 seats in the House are up for re-election, and the Democrats need 24 more seats to regain the majority they had under Obama's presidency. History suggests the party in power will struggle to maintain its majority, while things in the Senate might be more difficult for the opposition party.

Vladimir Putin et Donald Trump à Helsinki le 6 Juillet 2018. WIKIMEDIA COMMONS

VOCABULAIRE

Double-edged : à double tranchant
To deliver : porter ses fruits (dans ce contexte)
Midterm elections : élections de mi-mandat
Unsettling : déstabilisant
In the midst of : au beau milieu
A witch hunt : une chasse aux sorcières
Dealings : des affaires, arrangements
An outcry : une indignation
Under/in the spotlight : sous le feu des projecteurs
To carry out : mettre en place, effectuer
Pro-life : anti-avortement
Entitlements : des droits
Thriving : florissante
Turnout : la participation

Resistance inside the White House

There's a secret resistance inside Trump's administration

On September 5th, 2018, the New York Times published an anonymous opinion column, coming from one of Trump's senior officials. The writer denounced the « amorality » of President Trump and explained that a few of his administration's officials « vowed to do what they can » to preserve America's democratic institutions. Following this event, Donald Trump started a witch hunt, looking for who he called a « traitor » among his administration.

On condition of anonymity, a « senior official » of Trump's administration told the New York Times (NYT) that a secret resistance had been established amongst the administration. At the beginning of the opinion column, the American daily newspaper underlined the rarity of taking such a step, precising they believed « publishing this essay anonymously is the only way to deliver an important perspective to our readers ».

In this long letter, the whistleblower explains that the 45th president of the United States is « amoral » and that he is not « moored to any discernible first principles that guide his decision making ». Although the anonymous writer, whose identity is only known to the NYT, believes many of Trump's policies have made « America safer and more prosperous », he has vowed, along with other officials to work from the inside to « frustrate parts of [Trump's] agenda and his worst inclinations ». He believes his duty should be to his country more than to his president.

The anonymous writer believes that, during Trump's mandate, there were some good changes, but not thanks to the president. He writes : « These successes have come despite - not because of - the president's leadership style, which is impetuous, adversarial, petty and ineffective ». He also goes further, and in the opinion column, Donald Trump is described as impulsive, not really knowing what he is doing or the consequences of his actions.

Many members of his administration are complaining about his personality and his instability. The author explains that the meetings with the president always go « off veer », and that he can always change his mind, making it hard for his collaborators to keep up. Although many « senior officials will privately admit their daily disbelief at the commander in chief's comments and actions », the writer of the column explains that « most are working to insulate their operation from his whims ».

Trump, furious, denounces a traitor

Following the publication, Trump didn't miss a chance to react on his personal Twitter account. He posted a video of himself commentating on the anonymous opinion column, saying « They don't like Donald Trump, and I don't like them because they are very dishonest people ». The 45th president of the United States doesn't give much consideration to the media, and especially those who dare criticize his actions and decisions. During his address, he claimed « Someday, when I'm not president, which hopefully will be about 6.5 years from now, the NYT times and CNN and all of these phony media outlets will be out of business because there'll be nothing to write and nothing of interest. »

In the very vehement speech he gave in front of American sheriffs, he went further, calling « gutless » the editorial : « (...) If the falling New York Times has an anonymous editorial, can you believe it? Anonymous meaning gutless, a gutless editorial ».

Furious, he then wrote a series of tweets, starting with « TREASON? ». He started a witch hunt, desperate to find out who betrayed him. On Twitter, he asked the New York Times to reveal their sources. Donald Trump tweeted: « Does the so-called « Senior Administration Official » really exist, or is it just the Failing New York Times with another phony source? If the GUTLESS anonymous person does indeed exist, the Times must, for National Security purposes, turn him/her over to government at once ». Of course, the daily newspaper won't do such a thing, because protecting sources is the key to journalism, and revealing the anonymous author's identity could jeopardize his/her job or even life.

Things are getting tough for Donald Trump

Donald Trump is starting to get embarrassed. Lately, revelations about the 45th American president are legion. On September 11th, Fear, a book written by Bob Woodward was released. Inside, the journalist, who is known and respected for revealing the Watergate scandal, gathered testimonies of Trump's closest collaborators. The president is depicted as someone with whom it's hard to work, even called an « idiot » by some of his coworkers. Following the first extracts of the book, revealed by The Washington Post, Donald Trump made his collaborators publish refutations on his personal Twitter account.

Some of the people who used to work for his presidential campaign are being heard in the Special Counsel Investigation led by Robert Mueller, the former director of the FBI. In this ongoing investigation, they are trying to prove if the Russian state interfered in the American elections, or not. Even though Donald Trump isn't directly incriminated, he is considered a « subject ».

The anonymous writer of the New York Times' opinion column explains that « The 25th Amendment » could be invoked. This is slightly different from the impeachment: it's a simple way to give to the American vice-president the power, if the current president is seen as incapable of doing his job, physically or mentally, temporary or permanently. Even though this actually seems like a real possibility, they didn't do it, because « no one wanted to precipitate a constitutional crisis. So we will do what we can to steer the administration in the right direction until — one way or another — it's over. ».

The writer wants to be reassuring, saying in his letter that « It may be cold comfort in this chaotic era, but Americans should know that there are adults in the room », stating the rogue members of the administration « fully recognize what is happening, and are trying to do what's right even when Donald Trump won't ».

The latest revelations about Donald Trump came right before the American midterm elections. On November 6th, midterm elections will be held, in the middle of Donald Trump's mandate. Among some other things, the 435 seats in the House of Representatives and 35 out of the 100 seats in the Senate will be up for contest. The revelations could cost Donald Trump the House of Representatives or the Senate. Losing one of them could have some serious impacts on the end of his first term as a president. The Congress could indeed decide to block Trump and not vote his laws.

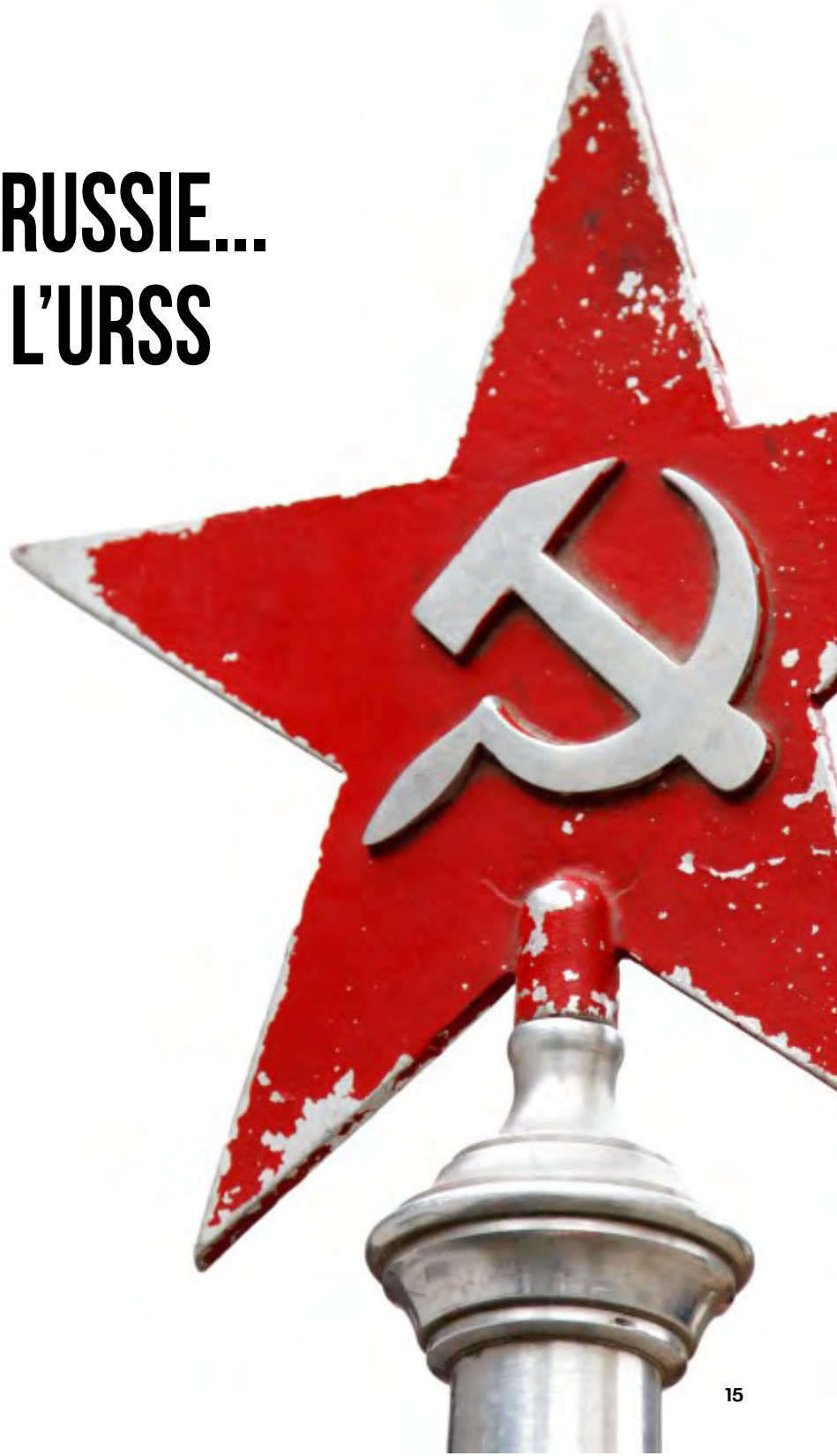
Bob Woodward, 2016. FLICKR

VOCABULAIRE

An Op-Ed (Opinion column) : une tribune journalistique
To vow : faire le serment de
A whistleblower : un lanceur d'alerte
Moored : amarré
Disbelief : le scepticisme
A whim : un caprice
To miss a chance to : louper l'occasion de...
To jeopardize : mettre en péril
To be legion : être légion
Ongoing : en cours
Impeachment : la destitution
A rogue : une canaille

DE L'URSS À LA RUSSIE... DE LA RUSSIE À L'URSS

L'histoire russe est marquée, depuis les origines, par des ruptures brutales. Cependant elle est également caractérisée par des constantes : l'immensité du territoire et l'attachement à l'orthodoxie en particulier.



Étoile communiste. PXHERE

VLADIMIR

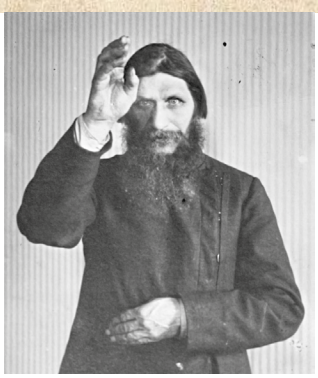
Ce prince de Kiev adopte la religion orthodoxe en 988 ; elle devient alors la seule religion de son État. Au cours de son long règne (980-1015), il étend considérablement sa principauté et y fonde de nombreuses villes.

Portrait de Vladimir I de Kiev. WIKIMEDIA COMMONS

PIERRE LE GRAND

Il appartient à la dynastie des Romanov, qui règne en Russie depuis 1614. Il est le premier à porter le titre d'« Empereur de toutes les Russies » à partir de 1721. Fasciné par l'Europe occidentale, dont il veut s'inspirer pour moderniser le pays, il fait construire une nouvelle capitale, Saint-Pétersbourg.

Portrait de Pierre Le Grand, 1838. Paul Delaroche WIKIMEDIA COMMONS



RASPOUTINE

D'origine paysanne et sibérienne, Raspoutine devient un mystique errant à la suite de visions : il devient guérisseur et prédicateur. Introduit, comme d'autres mystiques, auprès de la famille impériale, il acquiert une influence certaine, particulièrement sur l'impératrice ; il est capable de soulager les douleurs du prince Alexis. Il est assassiné en décembre 1916 dans le cadre d'un complot impliquant même des membres de la famille impériale, jaloux et inquiets de l'influence qu'il semblait avoir.

Portrait de Grigorij Rasputin, 1914. WIKIMEDIA COMMONS

IVAN LE TERRIBLE

Tsar de 1547 à 1584, il est pour les Russes, « Grozny », « Le Grand ». Il consacre son énergie à éliminer brutalement toutes les oppositions à un pouvoir absolu (d'où le surnom), et à étendre son territoire : sous son règne, la Sibérie est atteinte et commence à être soumise à l'autorité russe.

Portrait du tsar Ivan le terrible, 1897. WIKIMEDIA COMMONS

NICOLAS II

Empereur de 1894 à 1917, il règne alors que la Russie connaît des mutations importantes : développement industriel significatif et essor urbain en particulier. De caractère autoritaire, il est incapable de piloter une libéralisation du régime et cherche à sauvegarder le régime autoritaire, l'autocratie. Discrédité par les défaites militaires, il abdique en mars 1917. Il est le dernier des Romanov.

Le tsar Nicholas II, 1892. WIKIMEDIA COMMONS

PRINCE ALEXIS

Né en 1904, il est le seul fils et héritier de l'empereur Nicolas II ; il porte le titre de *tsarevitch*. Très vite, on découvre qu'il souffre d'hémophilie. Cette maladie génétique se traduit par un blocage de la coagulation sanguine et provoque hémorragies, douleurs et fièvres. Les traitements qu'on lui donne à base d'aspirine (qui est un anticoagulant) n'arrangent pas sa santé. Il meurt assassiné par les bolcheviks avec ses parents et ses quatre sœurs en juillet 1918. Des expertises génétiques très récentes ont confirmé leur mort et infirmé l'idée de l'évasion du prince ou de l'une de ses sœurs.

Gravure et aquarelle du Prince Alexis, 1917. WIKIMEDIA COMMONS

STALINE

Comme pour Lénine, il s'agit d'un pseudonyme : Iossif Djougachvili est en fait un Géorgien. Il appartient à un peuple dominé dans l'empire russe ; de plus, il ne fait pas d'études poussées, à la différence des autres dirigeants bolcheviks. Ceux-ci le regarderont avec condescendance et moqueront la façon dont il parle le russe avec un accent prononcé…
Grâce à son habileté et à son absence totale de scrupules, il parvient à s'imposer à la tête de l'URSS en 1929, jusqu'à sa mort en 1953.

Staline. WIKIMEDIA COMMONS

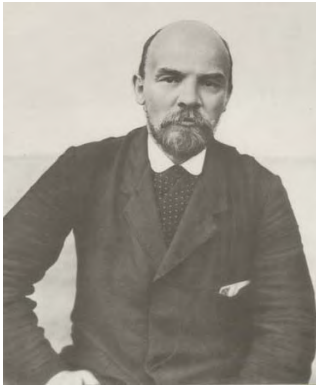
ELTSINE

Né en 1931, comme Gorbatchev, Boris Elstine a une carrière moins linéaire ; son franc-parler et son caractère bien trempé lui attirent des inimitiés. A partir de 1987, il s'oppose de plus en plus à Gorbatchev, car il lui reproche sa prudence et la lenteur des réformes. Il profite de son affaiblissement en 1991 pour s'emparer du pouvoir.

Portrait d'Elstine, 1999. WIKIMEDIA COMMONS

Révolution russe (1917)

Guerre froide (1947-1991)



LÉNINE

Il s'appelle en réalité Vladimir Oulianov. Il prend ce pseudonyme à partir de 1897, après sa déportation en Sibérie pour ses activités révolutionnaires : il signifie « Homme de la Léna », qui est un fleuve sibérien. Il est le chef du parti bolchevik créé en 1903 et l'inspirateur de la révolution d'octobre 1917. Il gouverne la Russie peu de temps : en mai 1922, il est victime d'un accident vasculaire cérébral qui entraîne une paralysie partielle. Il meurt en janvier 1924.

Portrait de Lénine, *1914.* WIKIMEDIA COMMONS

GORBATCHEV

Né en 1931, Gorbatchev est d'abord un pur apparatchik. Cela signifie qu'il a fait sa carrière dans le Parti communiste dont il gravit tous les échelons. Changeant fréquemment de poste, il a pu se rendre compte des retards accumulés par l'URSS. Parvenu au pouvoir en 1985, il va tenter de moderniser le pays.

Portrait de Gorbatchev, 1987. Vladimir Vyatkin WIKIMEDIA COMMONS

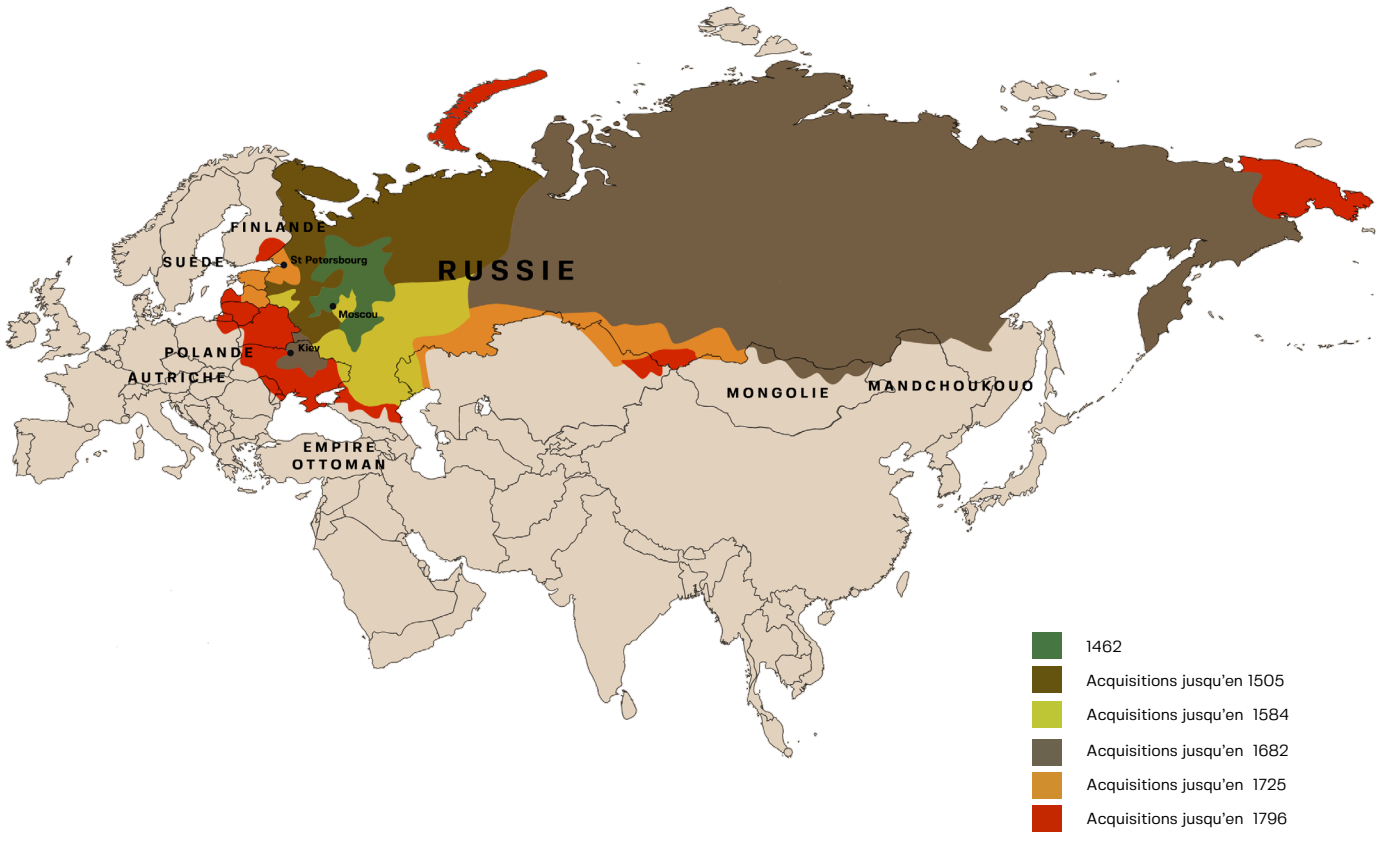
Le grand ours

Animal très courant dans les forêts russes, l'ours est le symbole principal de la Russie.

Au commencement il y a l'Ukraine...

Il n'est pas toujours aisé pour les Russes d'admettre que le premier État russe s'est développé sur le territoire actuel de l'Ukraine, autour de Kiev, au Xe siècle. Une civilisation brillante y a prospéré pendant deux cents ans en nouant des relations étroites avec le reste de l'Europe : ainsi, c'est un prince de Kiev, Vladimir, qui se convertissait au christianisme en 988. En 1051, une ambassade du roi de France Henri 1er demanda la main d'une princesse de Kiev, Anne. Ils se marièrent à Reims. Anne appela son premier fils Philippe ; prénom d'origine grecque. La dynastie française des Capétiens avait donc pour partie des origines russes...
Les Mongols mirent brutalement fin à cette prospérité. Ces guerriers nomades venus du sud de la Sibérie déferlèrent vers l'ouest au début du XIIIe siècle. Morcelée politiquement, la Russie offrit une faible résistance aux Tatars comme on les appelait également. Les populations furent soumises et les villes qui résistaient furent détruites : Kiev, fut assiégée et détruite en 1240 et sa population massacrée (peut-être 50 000 habitants) ; après le passage des Mongols, seuls six édifices étaient encore debout... Plus au nord, dans la région de Moscou, se constitua alors un nouvel État russe qui s'émancipa progressivement de la domination mongole, aux XIVe et XVe siècles.

Carte de l'expansion de la Russie (1500 - 1800)



Puis Ivan le Terrible arriva...

Ivan fut le premier prince russe à porter à son couronnement en 1547 le titre de *tsar de toutes les Russies*.
Le surnom qui lui sera donné en dit long sur ses méthodes très brutales de gouvernement car même sa famille ne fut pas épargnée. Ivan se maria huit fois et sa septième épouse fut noyée le lendemain de ses noces parce qu'elle n'était pas vierge. Il tua avec son sceptre son propre fils qui voulait protéger sa femme de la colère de son père.
Le titre qu'il portait, *tsar*, est une contraction russe de César ; c'est un titre que prenaient tous les empereurs romains, puis les empereurs byzantins de Constantinople. Quand les Turcs s'emparèrent de cette ville en 1453, Moscou, capitale de la Russie prétendit être la nouvelle Rome.
Il est vrai que sous son impulsion et celle de ses successeurs, la Russie connut un processus d'expansion territoriale considérable d'abord vers l'est : l'océan Pacifique fut atteint en 1639 et les Russes créèrent sur son rivage la ville de Vladivostok à 6 500km de Moscou.
Vers l'ouest, l'expansion fut d'abord l'œuvre du tsar Pierre le Grand. Le symbole en fut la construction d'une nouvelle capitale, Saint-Pétersbourg, en 1703. La ville fut construite avec l'aide de spécialistes venus de toute l'Europe occidentale, mais d'abord par des travailleurs russes déportés de force sur le site de la ville, marécageux et insalubre (on estime que 150 000 de ces travailleurs périrent de maladie ou de sous-alimentation). Elle était le symbole de la volonté du tsar de moderniser la Russie en s'inspirant de l'Occident.

Et enfin la « prison des peuples »

L'expansion territoriale se poursuivit encore au XIXe siècle, mais plus modestement. À la veille de la Première Guerre mondiale, la Russie était l'État le plus vaste du monde avec 22 millions de km^2. Plus d'une centaine de peuples différents par la langue, la religion et la culture y vivaient.
Craignant les forces centrifuges, les tsars mirent en place une politique de russification dont ils espéraient qu'elle allait donner à cet ensemble composite davantage d'unité : la langue russe était la seule langue de l'administration et de l'éducation ; toutes les volontés d'autonomie furent combattues. Les Polonais, majoritairement inclus dans l'empire russe, allaient payer le prix fort de cette politique. Après l'échec de l'insurrection de 1863, des milliers d'insurgés furent pendus sans procès, et des dizaines de milliers d'autres déportés en Sibérie.
Les termes qu'utilisa le dirigeant révolutionnaire Lénine en 1914, « la prison des peuples », pouvait se justifier.

La patrie du socialisme

Cette expression va être largement utilisée pour désigner l'URSS créée après l'écroulement de l'empire russe.

Deux révolutions...

Entrée en guerre en 1914 aux côtés de la France, la Russie n'était pas prête pour une guerre longue : l'armée était sous-équipée, le système de transports insuffisant, et l'industrie ne pouvait faire face aux besoins d'une économie de guerre. De plus, le pouvoir était défaillant et discrédité : le tsar Nicolas II commandait les armées sur le front alors qu'il était dépourvu de talents militaires. Dans la capitale, un moine guérisseur débauché, nommé Raspoutine, dominait la cour car il était capable de soulager les douleurs de l'héritier du trône, le prince Alexis.

En seulement cinq jours, en mars 1917, le régime tsariste s'effondra sans grande résistance, compte tenu de l'accumulation des difficultés et de la faiblesse du pouvoir. Ce fut **la Révolution de Février...** car le calendrier en vigueur en Russie (le calendrier julien) a 12 jours de retard sur le calendrier grégorien.
En novembre 1917, les bolcheviks, à l'initiative de Lénine allaient prendre le pouvoir : ce fut **la Révolution d'Octobre**. Ce parti politique, qui se réclamait du marxisme et souhaitait la construction du socialisme, l'emporta grâce à un programme populaire - la paix immédiate et la terre aux paysans - ainsi qu'à une bonne organisation. La révolution fut déclenchée à Saint-Pétersbourg par une minorité de militants bien organisés de quelques milliers d'individus ; ce ne fut pas un mouvement de masse.
Cependant, ce nouveau pouvoir éprouva des difficultés à se faire accepter à l'intérieur et à l'extérieur de la Russie. Commença alors une période confuse marquée par les interventions étrangères - car les grandes puissances souhaitaient éviter la contagion révolutionnaire - mais aussi par la guerre civile - car les opposants aux bolcheviks cherchaient à reprendre le pouvoir par la force.
À la fin de l'année 1921, les bolcheviks l'avaient emporté sur leurs adversaires et les armées étrangères évacuèrent le pays. Ce succès s'expliquait d'abord par la division et les erreurs de leurs adversaires. Incapables d'unir leurs forces et de coordonner leurs stratégies, ceux que l'on appela les « Blancs », par opposition aux « Rouges » (les bolcheviks) se signalaient aussi par leur volonté de rétablir l'ancien régime partout où ils passaient (abolition de la réforme agraire en particulier). Mais il faut aussi souligner la capacité d'adaptation des bolcheviks qui mettaient en place un régime d'exception : le « communisme de guerre ». Il se caractérisa par le contrôle total de l'économie, la mobilisation obligatoire de plus de cinq millions d'hommes dans l'Armée rouge, les réquisitions forcées des récoltes pour nourrir les soldats et les citadins...

Le premier État socialiste

En 1922, la révolution était sauvée mais la Russie était ruinée : une famine provoqua la mort de cinq millions de personnes en 1921/1922 ; la production industrielle s'était effondrée. Ce fut une véritable régression. La monnaie, le rouble, n'avait plus de valeur : les paysans tapissaient leurs maisons avec des billets de banque ; pour se chauffer, on brûlait les poteaux télégraphiques.
Lénine avait cru que la révolution allait se propager dans le reste de l'Europe, et en particulier dans les pays développés comme l'Allemagne ; or, il n'en fut rien. Pour sortir de l'impasse et redresser l'économie, les bolcheviks décidèrent la mise en place de la NEP (Nouvelle politique économique) en 1922. Il s'agissait en fait d'un retour contrôlé au capitalisme : liberté du commerce et de création d'entreprises privées en furent les deux mesures marquantes.
Entre 1926 et 1929, les dirigeants bolcheviks tentèrent de planifier l'avenir de l'URSS (elle a été proclamée en 1922) : comment transformer la Russie pour en faire très vite un pays développé et assurer ainsi un haut niveau de vie à la population ? Après tout, c'est le but d'un État socialiste… Le tournant fut pris pendant l'hiver 1929/1930. Staline imposa sa solution : la construction d'une économie planifiée, c'est-à-dire totalement contrôlée par l'État. Les entreprises privées disparurent dans le commerce et l'industrie. L'agriculture fut collectivisée. Par l'intermédiaire du plan, l'État fixait les normes de production, les prix, attribuait les emplois… Pour faire accepter à la société ces transformations brutales, Staline mit en place un régime de dictature violente et de contrôle idéologique. Derrière la façade d'une constitution démocratique adoptée en 1936, c'était un régime totalitaire qui fonctionnait.

Le deuxième Grand

Le système stalinien permit la construction d'une industrie solide et en particulier de développer la production d'armements. Cela donna à l'armée soviétique les moyens de résister à l'attaque allemande de 1941. L'Union soviétique fut l'un des grands vainqueurs du conflit comme l'illustre la situation en 1945. L'Europe orientale passa sous son influence - c'était le bloc socialiste - tandis qu'en Asie le communisme remportait des succès, notamment en Chine.

Pendant la Guerre froide, l'URSS combla largement son retard militaire sur les États-Unis, en particulier dans le domaine de l'armement nucléaire et de la maîtrise de l'espace : le premier satellite artificiel fut lancé par les Soviétiques en octobre 1957, pour le quarantième anniversaire de la révolution.
De plus, les pays décolonisés qui accédaient alors à l'indépendance regardaient avec intérêt ce qui se passait à l'est…

« L'Empire éclaté »

Dans cet ouvrage paru en 1978, l'historienne française Hélène Carrère d'Encausse prédisait la fin prochaine de l'URSS.

Essoufflement

Le modèle d'économie centralisée et planifiée avait pu assurer, jusqu'aux années 60, le développement de l'industrie lourde et le ravitaillement de la population. Mais il était incapable, malgré de nombreuses réformes, d'assurer la satisfaction des besoins de la population en biens de consommation : logements, automobiles, vêtements de qualité, électroménager.
Comme les revenus augmentaient régulièrement, les Soviétiques avaient les poches pleines mais les magasins étaient vides. Pour une minorité privilégiée (cadres de l'État et du parti communiste) que l'on appelait la Nomenklatura, il y avait des magasins spéciaux bien achalandés. Pour la très grande majorité de la population, c'étaient les queues interminables devant les magasins ou le marché noir.
Le socialisme était la promesse de

MARXISME :

Cette idéologie a été bien sûr élaborée par le philosophe allemand Karl Marx (1818-1883). Le marxisme est d'abord une vision de l'histoire de l'humanité. Pour Marx, le moteur de l'histoire est la lutte des classes antagonistes (paysans/nobles, bourgeoisie/ouvriers). Cette lutte donne à l'histoire un sens et favorise le progrès de l'humanité : la domination de la bourgeoisie au XIXe siècle facilite l'industrialisation et dont le développement économique.
Le marxisme est également une lecture du système économique triomphant au XIXe siècle, le capitalisme. Pour Marx, ce système est fragilisé par ses contradictions : la bourgeoisie cherche à accumuler de plus en plus de profit en appauvrissant le prolétariat ouvrier. Celui-ci est donc légitimé à renverser l'ordre social par la révolution.
Le marxisme est beaucoup moins une vision de l'avenir de l'humanité le : nouveau régime de production mis en place aura pour vocation de satisfaire les besoins de l'ensemble de la population, et non pas seulement ceux d'une minorité.

SOCIALISME :

Ce terme désigne un type de régime alternatif au capitalisme, capable de lutter contre les inégalités sociales et d'assurer la prospérité pour tous.
Il existe plus d'une douzaine de doctrines socialistes différentes au XIXe siècle (c'est l'époque où le mot apparaît). Marx va vouloir donner une définition scientifique du socialisme dans le cadre de son système idéologique.
Pour lui, après la révolution, le socialisme est caractérisé par la propriété collective des moyens de productions et d'échanges (usines, banques, commerces, exploitations agricoles). Elle permet un fonctionnement harmonieux (plus de concurrence ni de crise) qui aboutit à satisfaire les besoins de la population (alimentation, logement, équipement

QUELQUES NOTIONS...

ménager).
A terme, l'essor des moyens de productions est tel qu'il permet d'abolir la loi fondamentale de l'économie : la loi de la rareté (tout le monde ne peut pas tout avoir).
C'est le communisme : plus besoin de monnaie (abondance), plus de délinquance donc plus de prison, plus d'État ... C'est le paradis sur terre et l'humanité n'a plus besoin de recourir à ce que Marx appelait « l'opium du peuple », la religion.

NEP :

La NEP (Nouvelle politique économique en russe) vise à opérer un retour partiel au capitalisme en 1921, alors que la Russie est ruinée. Elle permet une reprise de la croissance du PIB russe. Elle prend fin en 1929.

NOMENKLATURA :

Ce terme désigne en URSS, puis dans tous les Etats socialistes, l'élite dirigeante : cadres du PC, hauts fonctionnaires, officiers supérieurs de l'armée. Ses membres, dont la fidélité au système est totale, bénéficie de privilèges : logements de qualité, possibilités de voyages à l'étranger...

PERESTROÏKA :

Ce terme russe peut se traduire par *restructuration*.
Il désigne l'ensemble des réformes économiques et sociales introduites par Gorbatchev à partir de 1985.

GLASNOST :

Moins connu que le terme précédent, il peut se traduire par *transparence*.
Pour Gorbatchev, il s'agit de libéraliser le régime (liberté de la presse, d'opinion, de manifestation). Cela permettra à la société soviétique de favoriser le succès des réformes en se mobilisant contre les résistances et les blocages.

l'abondance pour tous, sans les tares du capitalisme (chômage et inégalités sociales) ; il était de fait la réalité de la pénurie. Les Soviétiques compensèrent également cette situation par l'humour, comme le montre cette histoire qui circulait à l'époque : que se passerait-il si le Sahara devenait socialiste ? Il importerait du sable...
C'était aussi la sphère d'influence, le fameux bloc socialiste, qui était coûteuse. L'URSS dut par exemple subventionner Cuba devenu un allié en lui achetant massivement du sucre... alors que la production soviétique de sucre était excédentaire...

Changement

En 1985, arriva au pouvoir Mikhaïl Gorbatchev. Il était parfaitement conscient des faiblesses de son pays et inquiet du retard technologique qui se creusait avec l'occident.
Il était aussi conscient de l'échec des réformes précédentes...
La pérestroïka, lancée progressivement à partir de 1986 visait d'abord à libéraliser l'économie, comme l'avait fait la NEP : possibilité de créer des entreprises privées, amorce de la décollectivisation des terres...

Gorbatchev savait qu'il se heurterait à des résistances à l'intérieur de la Nomenklatura. Il mit alors en place la glasnost afin d'assurer des libertés à la société (opinion, manifestation, presse).
Il espérait que la mobilisation sociale permettrait de dénoncer la corruption et le sabotage des réformes.
Il souhaitait enfin un climat international apaisé, en clair mettre fin à la Guerre froide et obtenir une aide économique de l'Occident.

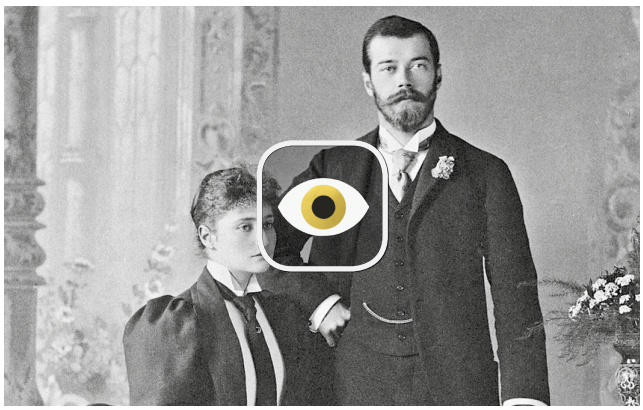
Effondrement

La perestroïka va virer à la *katastroïka*...
La prudence des réformes autant que les résistances d'une bonne partie de la Nomenklatura provoquèrent la détérioration de la situation économique.
Mécontente, la population réagit encore par l'humour, comme en témoigne cette autre histoire : un jour, le gouvernement décida de passer de la conduite automobile à droite à la conduite à gauche ; mais, pour ne pas brusquer la population, dans un premier temps, seule la moitié des voitures conduiraient à gauche, tandis que les autres continueraient à conduire à droite...

Surtout, Gorbatchev avait sous-estimé un élément très important : le facteur national. Il était convaincu qu'une conscience collective soviétique s'était développée au-delà des identités nationales. Or, à la faveur des libertés accordées, partout en URSS, des revendications d'autonomie puis très vite d'indépendance émergèrent, paralysant le pouvoir central.
Face à Gorbatchev, Boris Eltsine tira les leçons de cette situation : élu président de la Russie (à l'intérieur de l'URSS) en 1990, il prit, en août 1991, la tête de la résistance à un putsch organisé par les opposants aux réformes. Son succès lui permit alors d'accélérer la fin de l'URSS en proclamant l'indépendance de la Russie et en acceptant celle des autres États de l'URSS. En décembre 1991, l'Union soviétique avait cessé d'exister.
Eltsine pensait que l'Union était un fardeau pour le peuple russe et il joua la carte du nationalisme russe pour entériner la fin du socialisme et le retour à l'économie de marché.

En savoir plus...

Des liens vers des ressources qui permettent d'aller plus loin.



Nicholas II et Alix, 1894. Gustave William Henry Mullins. WIKIMEDIA COMMONS

Grigorij Rasputin, 1914-1916. WIKIMEDIA COMMONS

La famille Romanov, 1914. Boisannas et Eggler. WIKIMEDIA COMMONS

LE DERNIER DES TSARS

Cette série documentaire, construite à partir des archives disponibles, donne à voir le règne du dernier empereur de Russie Nicolas II. Son régime va s'effondrer, alors que la dynastie à laquelle il appartient, les Romanov, commémore en 1914 le tricentenaire de son accession au pouvoir, par l'intermédiaire du tsar Michel Romanov en 1614.
Paradoxalement, lorsque Nicolas II abdique en mars 1917, il le fait en faveur de son frère, le grand duc Michel. Tsar lui-même quelques jours avant de renoncer, il portait le même nom que son ancêtre.
Elevé dans le culte de la tradition, traumatisé par l'assassinat de son grand-père libéral Alexandre II, Nicolas II est incapable d'analyser les mutations de son immense pays et de promouvoir les réformes nécessaires.

Le dernier des Tsars, la famille Romanov.

Documentaire en 3 parties :
- Nicolas et Alix.
- L'ombre de Raspoutine
- La fin d'une dynastie

2014. YOUTUBE

VLADIMIR POUTINE : LA MUTATION DE LA RUSSIE APRÈS LA CHUTE DE L'URSS, C'EST LUI

Rien ne le prédestinait à atteindre les plus hautes fonctions de l'État russe. Pourtant, Vladimir Poutine a gravi les échelons, parfois là, où personne ne l'attendait. Tout au long des années 1990, il a agi, discrètement, mais avec une volonté sans faille, jusqu'à faire de la Russie celle qu'elle est aujourd'hui.

"Personne ne doute que Poutine sera réélu président pour les quatre ans à venir. Certains soupçonnent qu'il le restera éternellement", écrivait la poétesse et journaliste russe Tatiana Chtcherbina dans La Revue, en 2004, alors que le principal concerné s'apprêtait à briguer son deuxième mandat. Prémonitoire ou en passe de l'être, la pensée de Tatiana Chtcherbina n'avait pourtant rien d'évident au début des années 1990. Alors agent au sein des services secrets soviétiques, le KGB (pour rappel, l'URSS se disloquera en 1991), Vladimir Poutine ne laissait à ce moment transparaître aucune ambition politique. Plus globalement, il n'était pas meilleur espion qu'un autre, au contraire. Ses supérieurs le dépeignaient même comme une personne asociale, difficile à cerner.

Peu après la chute de l'Union soviétique et sans trop savoir comment, l'homme devint chef du cabinet du maire de Saint-Pétersbourg, Anatoli Sobtchak. Ce dernier, se rêvant un destin national, lâcha très vite la bride de son poulain. Une occasion que saisit habilement Vladimir Poutine : il se fit un nom, jusqu'à intégrer le cabinet et le cercle des proches collaborateurs de Boris Eltsine, le premier président de l'ère post-soviétique. Lorsque le "tsar Boris", comme il a souvent été surnommé, démissionna le 31 décembre 1999 pour raisons de santé, la route apparut tracée pour Vladimir Poutine, alors Premier ministre et directeur du tout-puissant FSB (qui a remplacé le KGB). Tous les oligarques acceptèrent de se soumettre tant qu'ils pouvaient continuer à amasser des fortunes. L'ex-espion du KGB devint alors le chef incontesté du pays.

Vladimir Poutine. Russian Presidential Press and Information Office. KREMLIN.RU

Nouveau tsar pour nouveau régime politique

Vladimir Poutine sera élu deux fois président, en 2000 et 2004, puis laissera son fauteuil à l'obéissant Dimitri Medvedev en 2008 avant de le récupérer en 2012 puis d'être réélu en mars dernier. Chaque fois au premier tour. Mais ce qu'il faut retenir de son parcours, c'est qu'il a su, à chaque instant, tirer profit des situations, signe d'intelligence mais aussi d'audace. Sa force réside surtout en sa pensée nationaliste grâce à laquelle il fédère et qu'il utilise, aujourd'hui encore, comme une véritable arme politique et économique. Une chose est sûre, l'homme bouleverse tout sur son passage, à commencer par le régime établi sur le territoire.

Il faut dire que Vladimir Poutine entre en politique quand la Russie se trouve au plus bas. L'URSS et le communisme ambiant se meurent, progressivement rejetés par les pays qui y adhèrent. C'est à ce moment que s'érige en leader, Boris Eltsine, chef de file des réformateurs, qui devient en décembre 1991, président de la fédération de Russie. Avec lui, de multiples réformes, parfois menées de manière chaotique, à l'instar de sa personnalité imprévisible.

Alors, quand Vladimir Poutine arrive au pouvoir, au début des années 2000, tous les espoirs sont permis. Il s'affaire rapidement à redresser l'économie et à la stabiliser, à recadrer les services publics et surtout il permet à toute une frange de la population de sortir la tête de la précarité. Une véritable classe moyenne se crée alors, le PIB russe ayant triplé entre 2000 et 2006 selon la Banque mondiale. Peu à peu, le dirigeant russe assoit son autorité et instaure progressivement un régime autoritaire, autocratique basé sur la verticalité du pouvoir et une communication en tout point verrouillée qui lui a permis de fabriquer un personnage hors-norme survendu au peuple russe.

Popularité réelle ou mythe orchestré ?

C'est simple, Vladimir Poutine contrôle presque tous les médias ; ce qui lui permet de diffuser les images - souvent mises en scène - qu'il désire. À presque 66 ans, le chef d'État russe cultive un savant mystère autour de sa vie privée, tout en dévoilant ce qu'il veut bien laisser transparaître de sa personnalité. Ainsi, les Russes découvrent Poutine pêchant torse nu, Poutine battant à plate couture son adversaire au judo, Poutine chassant l'ours en Sibérie, Poutine se baignant dans une eau glacée… Un esprit sain dans un corps sain grâce à un régime d'ascète fait de sport et discipline qui séduit, au vu de la cote de popularité vertigineuse - environ 80 % - qu'il affiche année après année.

Ce qu'il est également important de constater, c'est que la popularité de Poutine a toujours connu un regain lors des périodes de crises ou de guerres… signe d'une véritable confiance des concitoyens envers leur dirigeant. Ainsi, lorsqu'il est nommé chef du gouvernement en 1999, Poutine ne recueille que 31 % d'opinions favorables. Or, à peine quelques mois plus tard, lors de la guerre de Tchétchénie en 2000, il monte à 84 %. Un record, qu'il battra en 2008 au moment de la guerre de Géorgie mais aussi en 2015 après l'intervention russe en Syrie.

Pourtant, le second tour des élections régionales, qui s'est tenu en Russie le 23 septembre dernier, a affaibli très fortement le parti au pouvoir. Deux postes de gouverneurs - dont un dans la région natale de Vladimir Poutine, à 200 km à l'est de Moscou - sont tombés aux mains des candidats nationalistes, dans un contexte de protestation sociale lié à la réforme des retraites. Des défaites inhabituelles, qui s'ajoutent à un premier tour marqué par le plus fort recul en 10 ans du parti Russie Unie. Aussi, deux autres scrutins, dans des régions où les candidats pro-Kremlin sont en difficulté, ont été reportés. L'un d'eux notamment, après des fraudes massives et la victoire du gouverneur sortant. Et pour relancer sa popularité - à son niveau le plus bas - Poutine a lancé une nouvelle émission hebdomadaire de télévision intitulée "Moscou, Kremlin, Poutine". Une heure d'antenne diffusée sur la chaîne publique Rossiya 1 et entièrement consacrée à l'actualité du président russe. L'opération de communication est bien ficelée, toujours exagérée pour mettre en scène le culte de la personnalité. Mais ce nouveau tour de passe-passe va-t-il fonctionner ou le revers électoral qu'il vient d'essuyer serait-il le signe du déclin de l'ère Poutine ?

POUTINE ET LE RESTE DU MONDE

Mars 2018 : Vladimir Poutine, annonce le lancement réussi du missile hypersonique Kinjal. D'une portée de 2 000 km et pouvant évoluer à plus de 12 000 km/h, cette nouvelle arme est décrite par les experts comme invincible. Cet essai est intervenu une semaine avant la réélection de Vladimir Poutine au poste de président de la Fédération de Russie. Il marque, une fois de plus, le retour de la Russie au rang de puissance mondiale. Et l'action du premier citoyen de Russie depuis 1999 n'y est pas étrangère…

Protestant, révolution de la dignité, Ukraine, 2014.
WIKIMEDIA COMMONS

La Russie, héritière unique de l'URSS ?

« Héritière unique de l'URSS ». C'est ainsi que s'est très vite définie la Russie au lendemain de l'implosion du bloc soviétique. Dans cette optique, elle considère l'ensemble des ex-pays de l'URSS comme une sphère d'intérêt vital. « L'étranger proche » devient alors une priorité. Mais que trouve-t-on derrière cette expression ? Est-ce une propagande impériale ou une réalité stratégique ? Concrètement, il s'agit, au départ, des pays membres de la Communauté des États Indépendants (CEI) créée en 1991. Elle a pour but d'encourager les relations économiques, politiques et militaires entre pays membres. Composée à l'origine de douze États, elle n'en compte plus aujourd'hui que neuf. Les anciennes républiques soviétiques ont un rôle crucial dans certains domaines, et notamment en ce qui concerne le transit des exportations russes. La Russie souffre en effet d'une situation continentale assez excentrée. Dans ce cadre, il est aisé de comprendre que des tensions existent entre la Russie et ses voisins. Celles-ci tiennent en premier lieu de l'asymétrie structurelle présente en Europe de l'Est. En effet, la Russie domine ses voisins dans tous les domaines. Elle ne peut donc pas accepter que cette primauté soit remise en cause. C'est cela qui a généré les conflits récents.

Avec la Géorgie, la situation est délicate depuis 1991. Les tensions se cristallisent notamment autour de deux régions : l'Ossétie du Sud et l'Abkhazie. Ces deux provinces séparatistes sont peuplées par de nombreux Russes. L'élection de Mikheil Saakachvili, pro-occidental, à la présidence de la Géorgie en 2008, n'a pas arrangé les choses. Ainsi, en août 2008, des milices soutenues et formées par la Russie, essaient de prendre le pouvoir en Ossétie du Sud. L'armée géorgienne riposte et les combats font plusieurs dizaines de morts. Face à cette situation, la Russie décide d'intervenir pour « défendre les citoyens russes ». Elle reconnaît l'indépendance de la province et se dit prête à la protéger. Un cessez-le feu est négocié, mettant fin aux combats mais ne réglant pas la situation. Le Caucase est donc toujours une zone de tension pour la Russie.

Le 22 février 2014, le président ukrainien pro-russe Viktor Yanoukovitch est destitué. La Russie considère que le nouveau gouvernement est illégitime. La péninsule de Crimée, au sud de l'Ukraine, est alors occupée par des troupes pro-russes non identifiées. Le 11 mars, le gouvernement de Crimée déclare l'indépendance. Cette dernière est entérinée suite à un référendum une semaine plus tard. La Crimée est donc, en à peine un mois, redevenue un territoire russe malgré les protestations américaines, européennes et onusiennes.

Ces deux exemples nous montrent que la Russie est remise en cause, parfois même le long de sa frontière. En revanche, elle profite de sa position de supériorité sur sa région pour montrer qu'elle demeure une grande puissance. Néanmoins, en 2014, le président américain Obama définissait la Russie comme une puissance régionale. Peut-on la limiter à ce statut ou est-elle redevenue une grande puissance mondiale ?

La Russie de Poutine, une grande puissance internationale ?

Depuis la fin de l'URSS, la grande puissance d'antan semble en difficulté. Pourtant, tout est fait pour assurer son retour au premier plan. En effet, l'un des grands piliers sur lesquels Poutine a construit son pouvoir est la contestation de l'ordre de l'après-Guerre froide dominé par les États-Unis.

Cela passe en premier lieu par une présence internationale marquée. Elle se manifeste notamment au Conseil de sécurité de l'ONU. Le statut de membre permanent au Conseil de sécurité lui permet de bénéficier d'un droit de véto. Ainsi, la Russie peut peser sur des situations délicates. C'est notamment le cas avec la Syrie.

En 2011, dans le contexte des printemps arabes, l'opposition au régime de Bachar el-Assad organise des grèves et des manifestations afin d'obtenir davantage de liberté et de mettre en place un régime démocratique. Face au refus du pouvoir en place, c'est une véritable guerre civile qui se déclenche. La répression est condamnée par l'ONU mais le Conseil de sécurité ne peut rien faire face au véto russe. La situation perdure depuis 7 ans, et les rapports de force ont été bouleversés en 2014 avec l'apparition de l'État islamique. Aujourd'hui, on estime le nombre de morts à au moins 500 000 personnes. Les civils sont en première ligne et on dénombre de nombreuses utilisations d'armes chimiques et de massacres.

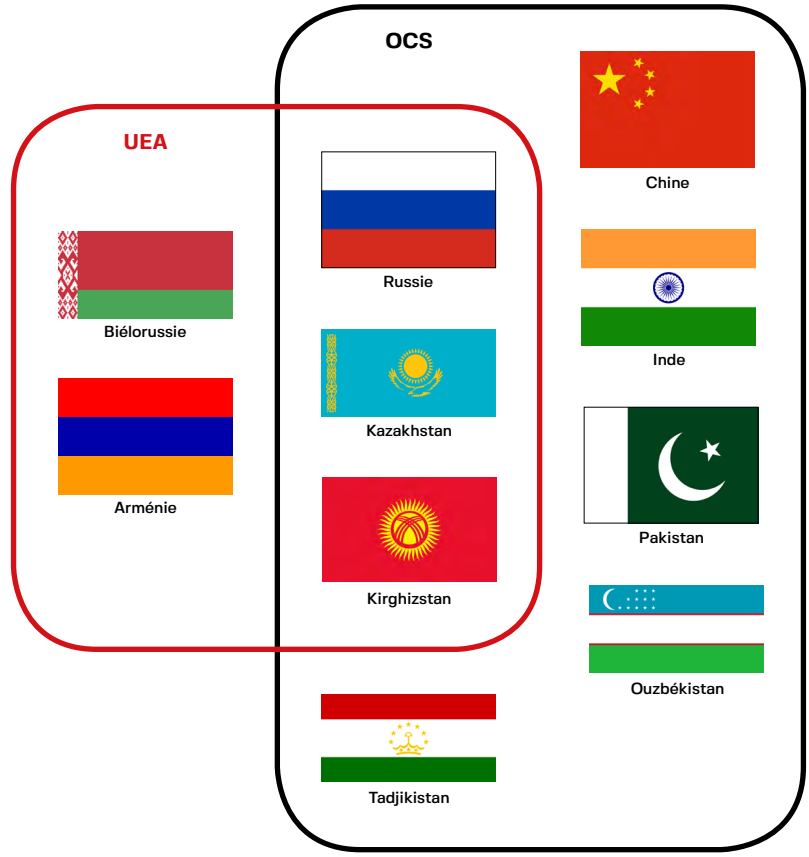
Malgré tout cela, Vladimir Poutine soutient toujours le régime en place. Pourquoi ? Si les intérêts économiques sont parfois avancés, ils restent un enjeu assez faible. L'enjeu religieux existe également, Poutine se plaçant en défenseur des chrétiens d'Orient. Il s'agit aussi certainement d'éviter un changement de régime au sein de la sphère d'influence russe. Les exemples de la Géorgie ou de l'Ukraine ont montré que cela avait plutôt tendance à éloigner ces pays de la Russie pour les rapprocher du monde occidental.

Mais c'est surtout pour des raisons stratégiques que la Russie refuse toute intervention de l'ONU. Poutine a trouvé dans ce conflit, le moyen de prouver que son pays demeure une puissance globale au contraire de ce qu'affirmait Barak Obama. Il s'agit de montrer que la perte d'influence liée à la chute de l'URSS est une histoire ancienne.

C'est pour cela que l'arsenal militaire russe a connu une expansion très importante ces dernières années. Poutine veut montrer les muscles ! Mais depuis 2016, la défense russe n'échappe plus aux coupes budgétaires. En effet, si la Russie est une puissance militaire de premier ordre, ce n'est pas le cas d'un point de vue économique. Il s'agit donc de renforcer les partenariats économiques.

La Russie : géant stratégique mais nain économique ?

Un seul chiffre permet d'illustrer cette faiblesse économique. En 2018, le PIB de la Russie était du même ordre de grandeur que ceux de la Belgique et des Pays-Bas réunis. Autant dire qu'elle pèse assez peu à l'échelle des autres grandes puissances. Elle n'est aujourd'hui que la douzième puissance économique mondiale. Son PIB (1523 milliards de dollars) est 13 fois inférieur à celui des États-Unis et 9 fois inférieur à celui de la Chine.
Pourtant, l'un des objectifs prioritaires de Poutine était le redressement économique du pays. Il a su profiter de l'augmentation du prix des matières premières pour faire émerger une classe moyenne et développer le pouvoir d'achat des Russes. Ainsi, lors de ses deux premiers mandats, entre 2000 et 2008, la hausse de PIB était de 7% en moyenne. Mais le contexte a changé avec la chute des cours du pétrole et du gaz. La Russie ne parvient pas à mettre en place un nouveau modèle économique et les sanctions internationales viennent encore assombrir le tableau.
Cette faiblesse économique pèse sur les relations internationales. Les relations entre la Russie et l'Union européenne sont totalement asymétriques. Les exportations vers l'UE représentent 12% du PIB russe alors qu'à l'inverse, celles de l'UE vers la Russie ne représentent que moins de 1% du PIB européen. Cela empêche certaines manœuvres politiques. Ainsi, la crise ukrainienne a refroidi les relations russo-européennes. Mais Poutine ne peut se permettre d'aller trop loin, au risque de perdre un partenaire économique indispensable.
Afin de limiter cette dépendance, la Russie se tourne vers d'autres partenaires et notamment vers l'Est. Cela se manifeste notamment par deux organismes de coopération internationaux. Le premier est l'UEA, union économique eurasiatique. Fondée en 2014, elle réunit aujourd'hui cinq pays : la Russie, l'Arménie, la Biélorussie, le Kazakhstan et le Kirghizstan. Il s'agit notamment de mettre en place une union douanière et une zone de libre-échange. Destinée à être élargie à d'autres États, cette union est vue d'un mauvais œil par l'Occident. Les États-Unis craignent la mise en place d'une nouvelle union dirigée par la Russie, et l'UE s'inquiète pour la souveraineté des États membres. En 2018, pour faire face à l'embargo américain, l'Iran s'est rapprochée de l'UEA. Elle a conduit à une baisse des tarifs douaniers entre la Russie et l'Iran.
Mais la Russie ne se limite pas à ses voisins proches. Elle regarde encore plus à l'Est, et notamment vers la Chine. Ce rapprochement est notamment perceptible au sein de l'Organisation de Coopération de Shanghai (OCS). Elle réunit actuellement huit pays dont la Russie, la Chine et l'Inde. Les objectifs sont multiples mais il s'agit surtout de renforcer les relations mutuelles entre les pays tout en facilitant la coopération dans de nombreux domaines (économique, politique, commercial, scientifique...). À l'origine, elle avait également des objectifs sécuritaires, notamment face au risque terroriste accru avec l'arrivée des Talibans au pouvoir en Afghanistan. Il n'est donc pas cohérent de présenter l'OCS comme un outil sino-russe pour limiter l'expansion américaine en Asie. Mais ces dernières années, il est vrai que ce versant s'est développé, afin de lutter contre l'hégémonie de la superpuissance américaine. Au final, cette organisation répond à une stratégie plus générale mise en place par la Russie pour retrouver une place de superpuissance : multiplier les structures multilatérales afin de contrecarrer la puissance occidentale.



Ici, il s'agit donc de faire contrepoids aux influences occidentales en Asie centrale. À son arrivée au pouvoir il y a bientôt 20 ans, Vladimir Poutine avait deux objectifs principaux : rendre à la Russie sa place de puissance politique et militaire, et redonner au pays une économie stable et forte. Si le premier objectif a été rempli avec succès, le bilan est beaucoup plus nuancé en ce qui concerne la deuxième partie. Ainsi, la Russie peut aujourd'hui se targuer d'avoir une influence géopolitique importante, notamment sur sa région. Mais elle reste une puissance économique très limitée.

Shéma (modifié) des alliances inter-étatiques dans l'espace eurasiatique, 2017. WIKIMEDIA COMMONS

QUEL BILAN ÉCONOMIQUE ET SOCIALE POUR LE POUTINISME?

L'histoire russe est marquée, depuis les origines, par des ruptures brutales. Cependant elle est aussi caractérisée par des constantes : l'immensité du territoire et l'attachement à l'orthodoxie en particulier.

Réélu pour un quatrième mandat en mars dernier, Vladimir Poutine s'impose depuis plus de 20 ans comme le chef tout-puissant de la Russie. Des années au pouvoir et l'occasion de dresser le bilan économique et social pas toujours très élogieux de son ère...

Quand Vladimir Poutine prend la suite du "tsar" russe Boris Eltsine à la toute fin des années 1990, la Russie subit toujours de plein fouet les conséquences de la chute de l'URSS survenue en 1991. L'économie est à l'agonie, les problèmes sociétaux qui lui sont liés sont nombreux : tout est à (re)construire. C'est dans ce contexte que le tout fraîchement élu président Poutine apparaît comme l'homme fort du renouveau et va poser les jalons de sa politique, aujourd'hui qualifiée de "Poutinisme". Aussi, à peine arrivé, il clarifie la fiscalité en mettant en place un impôt sur le revenu fixe (13 %) et en diminuant la TVA et l'impôt sur les sociétés. Ces réformes vont notamment permettre de réduire la dette publique (environ 15 %) mais aussi de financer des aides sociales. À cela, s'ajoute la hausse du prix des hydrocarbures, qui va garantir au pays une croissance très forte jusqu'en 2008 - entre 5 et 10 % par an.

Platforme pétrolière russe, 2017. PXHERE

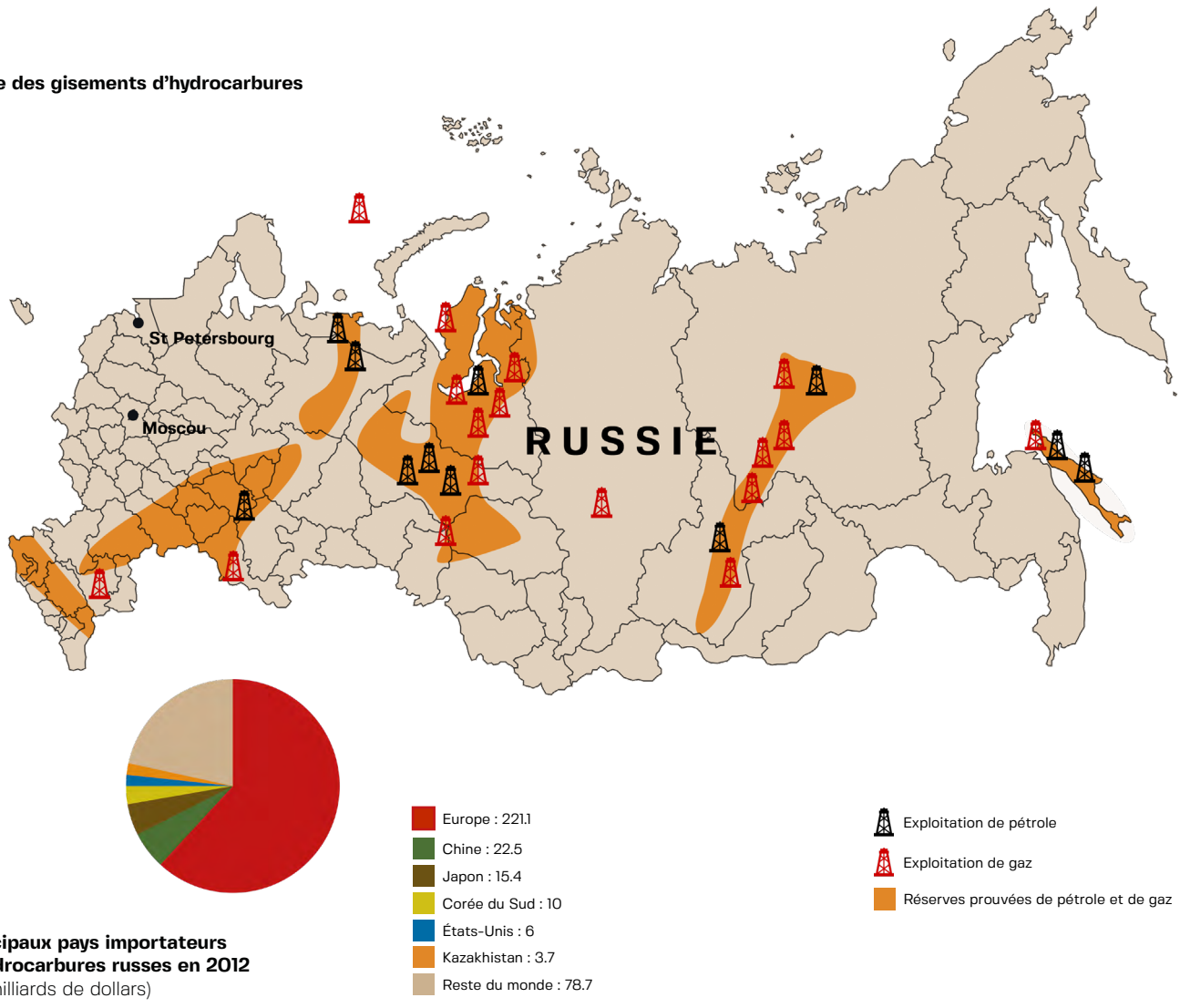
Une économie assise sur les hydrocarbures

Des ressources naturelles, la Russie en regorge grâce à l'immensité de son territoire (17 000 000 km²). Parmi les plus importantes, il y a évidemment le pétrole pour lequel le pays était en 2017 le 3e producteur derrière les États-Unis et l'Arabie Saoudite (il a d'ailleurs produit 11,36 millions de barils par jour en septembre, un record) mais aussi le gaz naturel qui représente 21,3 % de la production mondiale. Mais au-delà d'être simple producteur, la Russie tire profit de ses hydrocarbures en les exportant massivement par oléoducs et gazoducs vers les pays européens, le Japon et la Chine. Elle est d'ailleurs le premier exportateur mondial.

Pourtant, si ces ressources ont fait les choux gras de la Russie durant plusieurs années, les conditions d'exploitation et d'exportation sont coûteuses et difficiles. En effet, les gisements se trouvent essentiellement dans des espaces aux contraintes naturelles fortes (à 75 % en Sibérie) et loin des centres de peuplement. Les ressources de la Russie d'Europe dite Russie "utile" se trouvent en déclin car exploitées massivement depuis l'époque soviétique. La difficulté se trouve alors aussi dans l'acheminement des richesses naturelles vers cette Russie connectée au reste du monde.

L'exploitation des hydrocarbures est donc un atout majeur pour l'économie russe mais elle constitue également un frein voire un danger, du fait de l'insuffisante diversification des sources de revenus. Le pétrole, au même titre que le gaz, pèse près de 15 % du PIB : il représente les deux tiers des recettes en devises et plus de 50 % des revenus budgétaires. Alors quand le prix du baril fait le yoyo - comme c'est très souvent le cas avec la loi du marché - c'est toute l'économie russe qui en pâtit. Soit cela nourrit une inflation dangereuse, soit cela amène des restrictions pour tous les citoyens. Et la configuration est exactement la même pour le gaz.

Carte des gisements d'hydrocarbures



Principaux pays importateurs D'hydrocarbures russes en 2012
(En milliards de dollars)

Quelle part pour le peuple russe ?

Cette activité d'exploitation et d'exportation des hydrocarbures dès le début des années 2000 a été bénéfique très rapidement pour les ménages russes. La richesse moyenne de ces derniers a, en effet, été multipliée par 8 entre 2000 et 2007, entraînant une hausse significative du niveau de vie mais aussi la création d'une vraie classe moyenne. S'il s'agit d'un pas important, il n'a cependant pas suffi à réduire les inégalités. Ainsi, 1 % de la population russe concentre aujourd'hui 74,5 % des richesses nationales et 10 % détiennent 89 % des biens.

Selon l'indice de Gini, qui sert à mesurer les inégalités de revenus par pays, 93,6 % de la population possède un revenu annuel inférieur à 10 000 dollars (9 400 euros), 5,7 % perçoivent entre 10 000 et 100 000 dollars, 0,6 % plus de 100 000 dollars et 0,1 % plus de 1 million. Le revenu médian par adulte est donc inférieur à 1 000 dollars par an… Les dernières statistiques officielles russes indiquent que 13 % de la population vivait cette année avec moins que le revenu minimal fixé à 9 691 roubles, soit environ 160 euros. Une conséquence encore de l'entrée de la Russie en récession à la suite de l'effondrement des cours du pétrole et des sanctions occidentales liées à la crise ukrainienne en 2016.

Conscient du problème, Vladimir Poutine a promis, peu avant sa réélection en mars 2018, d'améliorer le niveau de vie des Russes et de diviser par deux le niveau de pauvreté. Il a également insisté sur le fait de travailler sur le bien-être de la population et d'investir dans la santé et dans des infrastructures performantes. Il s'est d'ailleurs exprimé à ce propos : "Les prochaines années seront décisives pour la vie du pays".

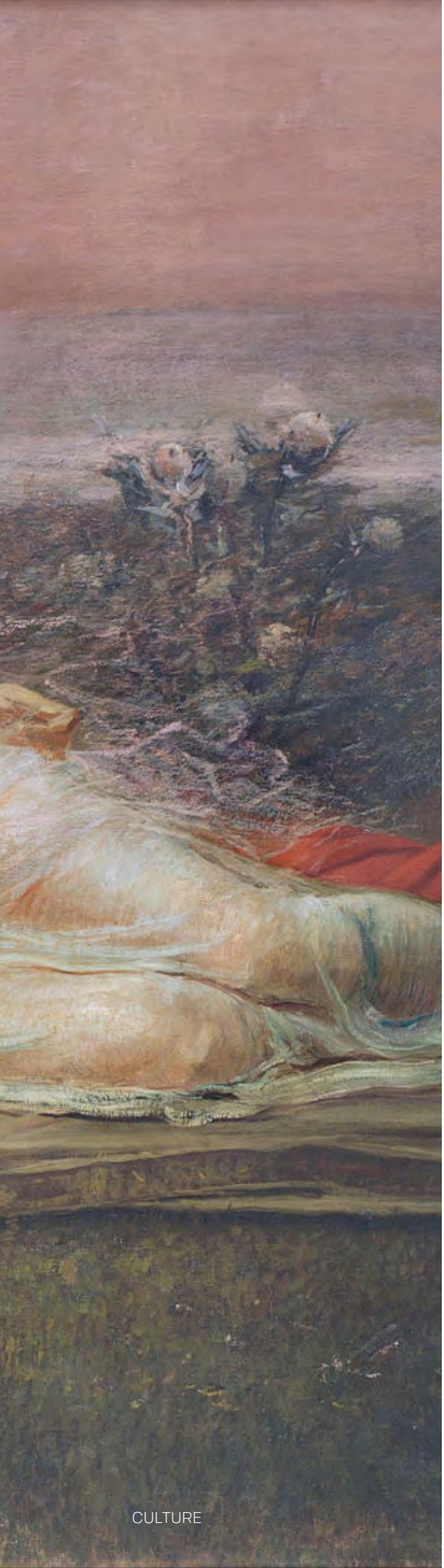
S'ouvrir vers l'est

Pour ce faire, la Russie va devoir œuvrer en direction de l'est et notamment créer et/ou perpétuer des liens particuliers avec la Chine et le Japon. Avec l'Empire du milieu, les choses se passent déjà bien. Pékin était le premier investisseur en Russie en 2017 (+ 72 %) et Moscou reste le premier fournisseur de gaz de la Chine après un contrat de 400 milliards de dollars sur 30 ans signé l'an passé. Dernier exemple en date de la bonne entente : lors du sommet économique de Vladivostok, en Sibérie, le 11 septembre dernier, le géant du commerce électronique Alibaba a annoncé une association avec les principaux acteurs russes de l'Internet. Il va notamment créer une société commune de commerce en ligne avec le premier réseau social russe, Mail.ru, et avec l'un des premiers opérateurs de téléphonie mobile du pays, MegaFon. Au-delà, les relations entre les deux pays se sont scellées la même journée lorsque 3 200 soldats chinois se sont rendus, sur invitation de Vladimir Poutine, en Russie pour participer à des manœuvres militaires.

Lors de ce sommet, Vladimir Poutine a également fait un pas vers le Japon en proposant au Premier ministre Shinzo Abe de signer d'ici la fin de l'année "un traité de paix sans conditions préalables". Pourquoi ? Car depuis 1945, les deux nations sont en "état de guerre", faute d'avoir fait la paix officiellement depuis. S'il s'agit d'un tour de passe-passe diplomatique de la part du maître du Kremlin, cette démarche pourrait aussi être le point de départ d'une collaboration plus large entre les deux pays. Les puissances sont voisines : la Russie est riche en ressources naturelles mais a du mal à faire décoller son économie, le Japon a peu de ressources mais est bien présent sur la scène économique mondiale…

Le premier ministre du Japon : Shinzo Abe et Vladimir Poutine, 2018. KREMLIN.RU

Avec ce sommet, la Russie, toujours sous sanctions occidentales, cherche à diversifier ses sources de revenus et d'investissements, pour sortir peut-être du carcan paradoxal de "puissance pauvre" théorisée par l'historien Georges Sokoloff au milieu des années 1990.



NOVEMBRE FUNESTE

Ce mois-ci, votre très-humble, très-obéissant et très-fidèle serviteur a plongé son nez et sa loupe dans les caveaux, les tombeaux, les cercueils, a reniflé les chrysanthèmes, a humé les pomponnettes, a testé l'arsenic, a fait l'expérience du venin de serpent mais revient vers vous, embaumant le formol, l'œil hagard et l'air morbide, pour vous proposer un panorama des plus belles morts qu'offre la littérature.

Tristan et Iseult, Rogelio de Egusquiza, XIXe siècle.
WIKIMEDIA COMMONS

« Dans une tragédie, tout le monde meurt à la fin ! »

Ah, que cette phrase aurait de charme si son propos était véridique ! Mais hélas, non ! Si la tragédie, qu'elle soit antique ou classique, fait son miel d'un nombre raisonnable de décès, son dénouement ne tourne pas toujours à l'hécatombe. Il est vrai, toutefois, que la mort rôde autour des personnages à mesure que la pièce s'avance vers sa conclusion. Par ailleurs, dans la tragédie, le fait de mourir est généralement lié au fait d'aimer : THANATOS et EROS sont des associés éternels pour le plus grand plaisir des spectateurs. Le genre tragique décline donc à l'envi toutes les combinaisons possibles de cette association : vous pouvez vous donner la mort ou assassiner quelqu'un en raison d'un dépit amoureux, vous pouvez être tué par un rival dans le cadre d'un conflit sentimental, vous pouvez tuer par amour, vous pouvez mourir avec votre bien-aimé(e) afin de parcourir ensemble les sentiers de l'éternité … Vous le constatez comme moi, la liste est longue. Voici quelques exemples qui illustreront mon propos.

« Médée, une cinglée ! »

Jugement sans doute excessif et grossier à propos d'une héroïne telle que Médée, que Pierre Corneille met en scène en 1634. Médée, fille du Soleil, est ce que l'on peut appeler une sorcière. Unie à Jason, qu'elle a aidé à conquérir la fameuse toison d'or, cette femme se voit répudiée quand le couple s'exile à Corinthe. En effet, le volage Jason lui préfère une jeunesse du nom de Créüse et délaisse son épouse qui a pourtant été d'un soutien indéfectible lors des épreuves les plus dures de son existence. C'est donc le dépit amoureux qui réveille en Médée sa fureur, sa rage et son envie de vengeance. Au passage, votre serviteur vous rappelle qu'on entre ici dans un schéma traditionnel tragique : un personnage éprouve un sentiment violent de douleur que l'on appelle en latin le *dolor*, sentiment qui, lorsqu'il n'est pas contrôlé, apaisé, sublimé, donne naissance à une rage irrationnelle, au doux nom de *furor*. Enfin, cet état impulsif et impétueux se solde généralement par un meurtre, le *scelus nefas*, qui engendrera (peut-être mais pas toujours) la colère et le châtiment des dieux. Revenons à Médée : l'abandon douloureux de l'ingrat Jason la plonge dans une colère noire et va la pousser à tuer. Qui ? La nouvelle dulcinée de son mari, le père de celle-ci et pour couronner le tout leurs propres enfants. Oui, Médée est une mère qui commettra l'infanticide à cause d'un amour perdu. Cette sorcière étant une femme très intelligente mais profondément perturbée, on constate vite l'originalité inquiétante des modes opératoires : elle tue Créüse à l'aide d'une robe empoisonnée qui s'enflamme au contact de la peau de la jeune fille uniquement, le père de Créüse se suicidera en se poignardant devant sa fille car il ne supporte pas de la voir mourir et Médée égorgera ses propres fils (dans les coulisses, *of course*) mais brandira fièrement le poignard qui fut l'adjuvant du crime sous les yeux d'un Jason désespéré, qui finira par se donner la mort au dernier acte. Ah, les ravages de l'amour !

Une dernière remarque : Créüse et Créon ne meurent pas dans le dernier acte et meurent sur scène. Ces deux points vont à contre-sens des idées reçues de ce que l'on sait ou pense savoir sur le théâtre classique. Mais, petit point historique, en 1634, le théâtre français n'est pas encore régi par des règles strictes héritées de la *Poétique* d'Aristote (qui vient tout juste – en 1623 – d'être traduit en italien). Dès lors, la fameuse règle de bienséance n'est pas de rigueur : le sang peut couler sur scène, personne n'y voit d'inconvénient. Mais vous me direz : « Pourquoi, dans ce cas, ne tue-t-elle pas ses enfants sur scène ? » Et vous aurez raison. Dans ce cas-là, le problème se pose différemment : c'est l'infanticide qui est condamné, jugé trop choquant pour l'époque, et qui est relégué aux coulisses. Une mère tuant sa progéniture aurait pu susciter trop d'émoi, en raison de la barbarie du geste. Tuer, oui ; ses enfants, non.

Médée furieuse, Eugène Delacroix, 1838-1839.
WIKIMEDIA COMMONS

« Poison ou poignard ? Hum, je ne sais... »

En règle générale, les représentations suivent le goût des spectateurs, s'accordent aux mentalités d'une époque, vont dans le sens des préjugés d'une population. Ainsi, la tendresse et la sensibilité que l'on attribue au genre féminin, la virilité et la force de caractère dont on affuble le genre masculin ont longtemps déterminé le type de mort qui leur était réservé dans la tragédie. En bref, aux femmes le poison, le fer aux hommes. C'est la raison pour laquelle Phèdre, rongée par la culpabilité – elle est amoureuse de son beau-fils et est indirectement à l'origine de sa mort – à la scène 7 de l'acte V de la tragédie que Jean Racine a créée en 1677, choisit de s'ôter la vie à l'aide d'un poison confectionné par…je vous le donne en mille … notre chère et tendre Médée ! En effet, voici les paroles exactes de Phèdre, « la fille de Minos et de Pasiphaé », adressées à Thésée, son époux :

L'Empoisonnement de Britannicus, François Chauveau, 1675. WIKIMEDIA COMMONS

Le fer aurait déjà tranché ma destinée ;
Mais je laissais gémir la vertu insoupçonnée :
J'ai voulu, devant vous exposant mes remords,
Par un chemin plus lent descendre chez les morts.
J'ai pris, j'ai fait couler dans mes brûlantes veines
Un poison que Médée apporta dans Athènes.
Déjà jusqu'à mon cœur le venin parvenu
Dans ce cœur expirant jette un froid inconnu ;
Déjà je ne vois plus qu'à travers un nuage
Et le ciel et l'époux que ma présence outrage ;
Et la mort à mes yeux dérobant la clarté,
Rend au jour qu'ils souillaient toute sa pureté.

Vous comprenez très vite l'intérêt du poison pour Phèdre. Elle n'a pas choisi l'arme blanche pour mettre fin à ses jours car elle n'aurait pu, ce faisant, avouer sa faute à Thésée, la mort eût été trop rapide. Le « chemin plus lent » que lui offre le poison lui permet d'exprimer ce qui pèse sur son cœur. Il est intéressant d'observer les effets du venin sur son corps : le corps se glace, la vue se brouille. Le froid et l'obscurité vont à présent devenir sa demeure. On constate néanmoins que l'héroïne tragique ne parle ni de douleurs ni de souffrance. Serait-elle trop femme pour supporter la douleur ? C'est ce que le préjugé de toute une époque peut laisser penser. Mais, voyons plutôt un autre exemple qui nous permettra de nuancer.

En 1669, Jean Racine crée *Britannicus*, pièce au sujet historique romain qui présente aux yeux des spectateurs le personnage infâme et redouté de Néron, fils de l'infâme et redoutée Agrippine. Ce jeune homme qui, dans la pièce, a tout au plus seize ans, envisage d'usurper le trône qui revient de droit à son demi-frère Britannicus. Comment s'y prend-il ? Le préjugé vous inciterait à répondre fièrement : « Par le fer ! par le fer ! » Et vous aurez tort. Ce serait, en effet, oublier que Néron n'est pas un homme adulte mais un adolescent, d'une instabilité psychologique notoire, et surtout que c'est un fils dominé par sa toute-puissante mère. Néron usera donc de perfidie et d'un poison pour tuer impunément son demi-frère. Aux yeux de tous, il l'invite à partager le vin de la réconciliation. Mais, quelques gouttes d'un redoutable poison sont mélangées au breuvage soi-disant fraternel et Britannicus « tombe sur son lit, sans chaleur et sans vie. » (acte V, scène 5). C'est Burrhus qui raconte la scène à Agrippine en prenant bien soin de comparer cet assassinat par poison à un meurtre par arme blanche : « le fer ne produit point de si puissants efforts ». On comprend alors que le liquide mortifère est à ce point efficace qu'il surpasse de loin le résultat escompté par le détenteur d'une arme tranchante. N'est-ce pas là un slogan accrocheur digne des plus grands publicitaires ? « NERON POISON : le fer ne produit point de si puissants efforts ! » Par ailleurs, vous remarquerez au passage que la scène est racontée et non représentée, puisque nous sommes entrés, depuis le début des années 1660 dans une époque où le théâtre est gouverné par des règles spécifiques donnant un cadre normé à toute représentation. En 1669, la mort de Britannicus, même si elle ne donne pas lieu à de gigantesques éclaboussures de sang, n'a plus sa place sur le plancher dramatique.

Un dernier exemple vous permettra de « trancher » la « venimeuse » question du poison ou du fer … ou pas. En 1594, William Shakespeare crée sans le savoir une pièce qui marquera de son empreinte toute la littérature amoureuse : *Romeo & Juliet*. Une histoire d'amour impossible, une intrigue reposant sur des amants maudits, une idylle éternelle cryogénisée par la mort. Mais, *Romeo & Juliet*, c'est surtout l'histoire du plus grand malentendu de la littérature et la preuve que le manque de communication dans un couple peut avoir des effets dévastateurs… Afin d'échapper à sa famille qui refuse son union avec Roméo et qui veut la marier à un homme qu'elle n'aime pas, Juliette va feindre sa mort, à l'aide d'un poison qu'un homme d'église (parce que oui, l'homme d'église italien a toujours une fiole de poison qui traîne sous la soutane) lui a fourni. Ce philtre lui permet d'avoir l'apparence d'une morte pendant une quarantaine d'heures et son entourage y croit tellement qu'elle est enfermée dans le tombeau familial. Un messager est censé prévenir Roméo du subterfuge mais celui-ci n'en sera malheureusement jamais informé. Dramatique conséquence : il décide de se rendre auprès de sa bien-aimée pour mourir à ses côtés en ingérant un poison ! C'est le moment où vous me dites : « Mais qu'est-ce qu'ils ont tous avec le poison ? » Dois-je vous rappeler que l'intrigue se déroule en Italie et que ce pays entretient une longue histoire avec les élixirs mortels ? Le nom de Lucrèce Borgia ne vous dit rien ? Revenons à notre histoire. Roméo, un très jeune homme, ne choisit pas le fer pour mettre fin à ses jours. Le poison a quelque chose de lent et d'onirique qui permet de savourer la plongée vers la mort et c'est ce que ce personnage désire puisqu'il veut pouvoir jouir jusqu'au bout de la beauté figée de sa belle. Pour les besoins d'une dramaturgie chronométrée et qui veut être sûre de ses effets, c'est à ce moment-

là que Juliette sort des limbes d'un sommeil prolongé et constate, à son grand désespoir, que son bien-aimé est mort. N'ayant plus de raison de vivre, elle tente de boire les dernières gouttes de poison déposées sur les lèvres du jeune homme mais en vain. C'est alors que se produit un phénomène qui marquera toute l'histoire du théâtre : Juliette pose les yeux sur le poignard accroché à la ceinture de Roméo et en fait l'instrument de son suicide. Le geste est impétueux, plein de fougue et profondément viril pour une jeune femme à la fin de la Renaissance. Par deux fois, cette héroïne aura prouvé la force de son caractère : elle décide de fuir un mariage dont elle ne veut pas en mettant en scène sa propre mort et elle se suicide par le poignard, arme masculine s'il en est, laissant à son amant le soin de mourir délicatement. Ce faisant, Shakespeare détourne sciemment un code dramatique, ce qui a sans doute contribué à graver cette scène dans les mémoires.

Finalement, la mort est bien l'apanage du genre tragique mais le meurtre, le suicide ou la mort accidentelle ne surviennent pas toujours à la fin de la pièce, ne sont pas systématiquement rejetés dans les coulisses et ne concernent que très rarement tous les personnages de l'intrigue. La loupe du serviteur a donc servi à réviser certains jugements !

« Et la mort romanesque ? Utilise-t-elle les mêmes codes que ceux de la tragédie ? »

Dans le roman, genre qui répond au principe de la *varietas* (autant de définitions du roman que de romans), la mort est diverse, extraordinaire comme banale, belle comme affreuse, pleine de sens comme absurde, mise en évidence comme reléguée en fin de ligne. En voici quelques exemples.

« Et voilà, monsieur, comment je fais mourir mon personnage ! Ha, ha ! »

Certains romanciers revendiquent leur toute-puissance sur l'histoire et ce faisant sur les personnages. Ainsi, ils sont les maîtres du destin de leurs créatures de papier. Parfois, la mort du personnage fictif est retentissante et agit comme une clôture significative de l'histoire, parfois, elle est un événement dramatique qui soulève les cœurs, parfois encore, bien que nécessaire sur le plan narratologique, elle est traitée sur le mode mineur.
Émile Zola fait mourir son héroïne éponyme, Nana, à la fin du roman, d'une maladie vénérienne qu'elle a attrapée en variant les partenaires sexuels, phénomène lié à son activité de cocotte, ou, dirons-nous, de comédienne courtisane. La mort de Nana, de son nom complet Anna Coupeau, intervient au quatorzième chapitre de l'ouvrage et est aussi symbolique que narrativement nécessaire. Cette jeune femme meurt de la petite vérole et sa chambre respire un air aussi vicié que celui qui hante les alcôves de la ville de Paris. L'auteur essaie de créer un parallèle assez simple à comprendre entre la corruption physique et la décrépitude de l'héroïne et la déliquescence de la vertu de la capitale française sous le Second Empire[1]. Elle, qui avait l'air d'une Vénus, est devenue l'égérie de la putréfaction urbaine :

« Vénus se décomposait. Il semblait que le virus pris par elle dans les ruisseaux, sur les charognes tolérées, ce ferment dont elle avait empoisonné un peuple, venait de lui remonter au visage et l'avait pourri. »
Voilà ce que l'on peut lire à la toute fin du roman. La mort du personnage, dans ces conditions, devient un réquisitoire contre toute une époque. Et voilà, avant de désigner une femme de « nana », vous tournerez votre langue sept fois dans votre bouche, jeunes lecteurs !
Continuons sur notre lancée et portons notre regard sur la mort d'une autre femme. La facilité voudrait que je vous parle de notre chère Emma Bovary qui, criblée de dettes, ne sachant plus à quel saint se vouer, se dit qu'un peu d'arsenic pourrait résoudre tous ses problèmes – on en revient à nos femmes et cette propension à choisir le poison quand cela tourne mal. Mais, ma loupe se portera plus volontiers sur un autre personnage, complètement oublié de cette fameuse histoire romanesque qu'est *Madame Bovary* de Gustave Flaubert : la première épouse de Charles Bovary, cette femme qui, si elle n'était pas morte, aurait réduit l'intrigue même du roman à néant. On ne peut pas dire que cette première madame Bovary, prénommée Héloïse, fasse forte impression au sein de l'ouvrage. Elle disparaît d'ailleurs à la fin du chapitre 2 de la première partie (le roman comporte 35 chapitres…) et sa mort figure parmi les plus brièvement narrées de l'histoire du roman :

« […] comme elle étendait du linge dans sa cour, elle fut prise d'un crachement de sang, et le lendemain, tandis que Charles avait le dos tourné pour fermer le rideau de la fenêtre, elle dit : 'Ah ! mon Dieu !' poussa un soupir et s'évanouit. Elle était morte ! Quel étonnement ! »
La rapidité de la mort n'a rien à envier à la vélocité de cette prose sombrement ironique. Aussi fugacement que lorsqu'on éteint une bougie, cette femme est passée de l'autre côté. Et je ne vous parle pas de la génialissime ellipse que propose Flaubert juste après ce passage… Bon, je vous la cite simplement : « Quand tout fut fini au cimetière… » Et voilà, Héloïse Bovary est morte, vive madame Bovary, deuxième du nom ! Finalement, ce personnage féminin joue le même rôle que ces pères et ces mères qui laissent de petits enfants orphelins dans les contes de fée ou certains dessins animés célèbres : si le père de Cendrillon ne meurt pas au début du conte, impossible pour sa marâtre de la traiter injustement et pour le lecteur de la prendre en pitié ; si la mère de Bambi ne meurt pas au début du dessin animé, impossible pour le petit faon de se perdre dans la forêt et de rencontrer des animaux qu'il n'était pas censé rencontrer ! On remarque donc que certaines morts qui sont traitées sur le mode mineur sont en réalité des ressorts nécessaires de l'intrigue. Sans elles, c'est la stagnation assurée.

Finissons notre parcours entre les tombes littéraires en nous penchant sur la figure d'un tueur en série que la mort rattrape au cours du dernier chapitre : Jean-Baptiste Grenouille, protagoniste du *Parfum* de Patrick Süskind, roman paru en 1985. Notre cher Jean-Baptiste, cinquième enfant d'une mère qui pratique volontiers l'infanticide, est quelque

[1] Cette impression de corruption des mœurs n'est pas l'apanage des écrivains français. Dans Le *Portrait de Dorian Gray*, un ouvrage paru en 1890, Oscar Wilde évoque cette « époque à la fois sordide et sensuelle » (chapitre 11).

peu étrange : il est doté d'un odorat extrêmement développé mais pour autant il est incapable de sentir sa propre odeur. Adolescent, il se lance dans la confection de parfums en tant qu'apprenti, convaincu que c'est dans cette activité qu'il trouvera le bonheur. Mais, la part d'ombre qui était tapie en lui commence à se faire jour et sa vraie nature de tueur se révèle un soir de fête : il sent à des dizaines de mètres de là où il se situe l'odeur d'une jeune fille rousse et il n'a qu'une envie, posséder son parfum. Inutile de vous dire qu'il lui prendra non seulement son odeur mais aussi sa vie (je vous laisse découvrir son mode opératoire charmant et délicat par vous-mêmes). Les années passent, les victimes s'enchaînent, la quête du parfum parfait se poursuit (vous noterez au passage cette belle allitération en [p] qui ne fait que suggérer le bégaiement de votre serviteur !). J'en viens au moment grandiose où ce tueur en série finit par mourir : il faut bien que justice soit faite, non ? Notre petit Jean-Baptiste en a assez de cette vie, il a atteint son objectif qui était de créer le parfum suprême et de ce fait il décide d'utiliser cet élixir miraculeux sur lui. Riche idée puisque les gens qui le croisent, des sans-abris au demeurant, commencent à nourrir à l'égard de Grenouille un sentiment d'amour si intense qu'ils le touchent, qu'ils souhaitent lui enlever ses vêtements, qu'ils ont envie de… lui arracher la peau, les cheveux, de le démembrer pour que chacun possède une petite part de cet être si désirable. Ils finissent, vous vous en doutez, par le… manger. Quoi de mieux quand on a tué une trentaine de filles pour leur odeur corporelle que de mourir par un suicide cannibale ? Rien, non, vraiment, je ne vois rien de mieux. Cette mort, bien sûr, est là pour dérouter les lecteurs mais elle est terriblement justifiée du point de vue de l'histoire : Grenouille n'avait plus aucune raison de vivre étant donné que son objectif avait été atteint – dans *Élephant Man* de David Lynch (1980), John Merrick se suicide également une fois qu'il a terminé son œuvre, à savoir une cathédrale en carton faite à la main (Oui, bon d'accord, chacun son ambition…) – et il a utilisé le fruit de toute son existence pour mourir. Le fait qu'il s'agisse d'une mort décidée et préméditée renforce l'idée que ce suicide est une partie intégrante de son « ŒUVRE ». Et, pour les lecteurs un poil moralisateurs, cette fin n'est que justice : il a tué d'innocentes jeunes filles, il meurt donc assassiné dans d'horribles souffrances.

En définitive, les morts romanesques que nous venons de découvrir ont toutes une importance au regard de l'ouvrage dans son ensemble : en mode majeur, elles permettent à l'esprit profondément marqué de laisser libre cours à des interprétations plus ou moins révolutionnaires, en mode mineur, elles sont un pilier de la trame narrative.

The soul of rose, John William Waterhouse, 1903. WIKIMEDIA COMMONS

« Quid de la mort en poésie ? »

« Non, je ne suis pas fasciné par la décadence et la putréfaction des corps, je jette juste un œil… »

On peut dire ce que l'on veut mais personne ne détourne réellement le regard quand un personnage meurt dans un film de manière sanglante ou quand on aperçoit sur le bas-côté de la route un animal fauché par une voiture. Je ne dis pas non plus que l'on prend un malin plaisir à examiner la dépouille de la pauvre bête. Je parle d'un juste milieu, une sorte de fascination crédule, curieuse et toute naturelle face à ce qui nous fait peur et ce qui nous intrigue. Le corps et ce que la mort produit sur lui quand elle le prend pour cible est un thème qui peut, *a priori*, ne pas sembler poétique pour un sou. Rompons donc le cou à cette idée consensuelle mais fausse qui tend à suggérer que la poésie ne s'intéresse qu'à la beauté. Il est vrai que la poésie parvient à embellir les choses dont elle s'empare mais il n'est pas nécessaire que le sujet qu'elle traite jouisse d'une esthétique flatteuse. Le laid peut devenir beau si notre œil le perçoit ainsi et si les mots que nous employons pour le désigner lui confèrent cette beauté si appréciée. Mais quel rapport entre le laid et la mort, me direz-vous ? Il est évident, en réalité, car la mort fait d'un corps beau une chose laide et en putréfaction… Oui, j'aurais dû prendre des gants et vous mettre une pince à linge sur le nez avant d'entrer dans le vif du sujet. Mais, à présent qu'il est trop tard, ne reculons plus. Si les chairs en décomposition font les choux gras (hmmm, mais quelle belle expression que voilà !) des poètes, si la déliquescence des corps fait naître l'engouement des artisans du verbe, c'est avant tout parce que ce sont la jeunesse et la beauté qui sont généralement prisées en poésie. Je m'explique. Marot, Ronsard, Du Bellay, Corneille (qui fut poète avant que d'être dramaturge), Lamartine, Hugo, Baudelaire et bien d'autres sont tous passés par la phase : « Je vous aime, ma mie, j'aime votre beauté, votre jeunesse et pour le prouver (et peut-être obtenir par là vos faveurs) j'écris un poème à votre gloire ! ». C'est ce qu'on appelle la poésie encomiastique, une poésie de l'éloge qui peut tout aussi bien être amoureuse que politique. Ainsi, si l'un des passe-temps favoris de nos poètes en proie à un lyrisme gonflé d'orgueil a pu être l'éloge de la beauté et de la vie, il semble tout à fait plausible qu'une certaine fascination pour leurs exacts opposés puisse exister.

Vous êtes sûrement dans l'attente d'exemples littéraires à vous mettre sous la dent, alors allons-y ! Pour

commencer, je vous sers sur un plateau un extrait d'un célèbre sonnet de Jean-Baptiste Chassignet que vous avez déjà pu rencontrer pendant votre cursus scolaire et qui appartient au recueil *Mépris de la vie et consolation de la mort* (cela commence bien…).

Ici l'une des mains tombe de pourriture,
Les yeux d'autre côté détournés à l'envers
Se distillent en glaire, et les muscles divers
Servent aux vers goulus d'ordinaire pâture :

Le ventre déchiré cornant de puanteur
Infecte l'air voisin de mauvaise senteur,
Et le nez mi-rongé déforme le visage ;

Ce tableau est magnifique : la description, au présent, donne l'impression d'être devant ce corps en décomposition et suggère en même temps que cette étape est celle qui attend chacun d'entre nous, comme si le poète faisait le portrait de la mort en marche. Chassignet va même plus loin en associant à la vue l'odorat puisque, dans la seconde strophe citée, la pestilence du corps semble émaner des mots « puanteur », « infecte », « mauvaise senteur ». Quand ce sonnet paraît, nous sommes à la fin du XVIe siècle (1594) et il faut savoir que ce poème n'a pas pour vocation de réveiller le sombre instinct nécrophile qui attend sourdement son heure à la veille d'une apocalypse, non, mais qu'il a pour objectif de rappeler à l'homme sa condition de mortel. Eh bien, merci monsieur Chassignet, nous avons bien compris que notre corps n'était qu'une enveloppe de chair tout à fait fragile et putrescible, c'est du bon travail, vous êtes sauvagement efficace ! Ce cher poète n'est pas le seul et n'est pas le premier à parler de la fragilité du corps dans un poème. Ronsard, par exemple, à l'agonie, aurait dicté ses *Derniers vers* en 1586 à son domestique, étant devenu incapable d'écrire en raison d'une maladie très pénible et douloureuse. Dans ce court recueil (il contient une dizaine de textes) publié de manière posthume, on rencontre des sonnets qui évoquent sa condition. Parfois, Pierre de Ronsard se compare à Ixion supplicié pour faire comprendre l'intensité de sa douleur : *« et ne fais que gémir, / Souffrant comme Ixion des peines éternelles » (sonnet intitulé « Ah, longues nuits d'hiver de ma vie bourrelles »).* Pour la petite histoire, Ixion est un homme qui, dans la mythologie grecque, a voulu séduire l'épouse de Zeus et qui, en conséquence, a subi un supplice tout à fait particulier puisqu'éternel : on le précipita dans le Tartare et on l'attacha à une roue enflammée, pourvue d'ailes et de serpents peu affables, censée tourner pour toujours. Ainsi, la douleur qu'expérimente notre cher Ronsard est comparable, à ses yeux, à ce châtiment divin. Et cette douleur est telle que le poète s'en remet à la mort pour y mettre fin : « *Pour chasser mes douleurs, amène-moi la mort, /Ha, mort, le port commun, des hommes le confort, / Viens enterrer mes maux, je t'en prie à mains jointes.* » Dans le tercet final, la mort est donc vue comme salvatrice et réconfortante, elle n'est plus crainte mais désirée. Ronsard était persuadé qu'une fois la mort venue, le corps et l'esprit se désassemblaient, l'un partant rejoindre la terre et les vers goulus, l'autre regagnant son troupeau d'amis célestes. C'est la raison pour laquelle il ne perçoit pas la mort comme une fin en soi : elle mettra fin à ses maux, qui seront « enterrés », autrement dit, qui resteront dans le sol, tandis que son esprit pourra enfin s'ébattre dans le monde des idées (oui, bon, devant tant d'enthousiasme, je pense qu'il sera nécessaire de parler un jour du christianisme teinté de platonisme…). Mais pour en revenir au sujet, Ronsard a évoqué

l'agonie et la souffrance qu'il peut y avoir à constater l'affaiblissement du corps, l'amollissement des chairs et le déclin de l'homme dans un sonnet très célèbre « Je n'ai plus que les os, un squelette je semble… ». Néanmoins, si on le compare à celui de Chassignet, la place réservée à l'exhibition du corps est moindre. La paronomase du vers 2 reste pudique mais lumineuse : « décharné, dénervé, démusclé, dépoulpé ». Les quatre participes passés sont tous construits sur le même modèle : un préfixe exprimant la privation, un radical évoquant des éléments du corps, une terminaison logique en cas de masculin singulier, je ne vous apprends rien. Le poète déplore une spoliation : la maladie le prive de sa chair, de ses nerfs, de ses muscles et…hum, oui, le quatrième participe passé peut s'interpréter de deux façons. Si vous pensez que « -poulp-» est une forme dérivée de « pulpe », on peut dire que la maladie prive Ronsard de « pulpe », tissu riche que l'on trouve dans les fruits charnus, autrement dit, « pulpe » serait un équivalent de « chair ». Si vous pensez que « -poulp-» est une forme dérivée de « pouls », on peut alors dire que ce mal qui ronge notre poète affecte son rythme cardiaque et l'affaiblit. Dans les deux cas, comme vous le constatez, l'interprétation initiale n'est pas caduque. Finalement, Ronsard dresse un autoportrait pathétique là où Chassignet proposait une peinture choquante. Un autre poète, que vous connaissez sans doute très bien, a fait de la mort un tableau original tout en s'éloignant de ces deux écrivains de la Renaissance : il s'agit de Charles Baudelaire et de sa fameuse « Charogne », poème publié dans *Les Fleurs du mal* en 1857. Dans ce texte, il n'est plus question d'un corps humain, il ne s'agit plus de susciter la pitié du lecteur. C'est la beauté qui surgit de la laideur qui importe. Le poète rappelle à sa compagne une belle matinée pendant laquelle ils se promenaient bras dessus bras dessous. Sur leur chemin, ils tombèrent sur une carcasse dont les mouches et les vers se régalaient :

« Les mouches bourdonnaient sur ce
ventre putride,
D'où sortaient de noirs bataillons
De larves, qui coulaient comme un
épais liquide
Le long de ces vivants haillons. »

Jusqu'ici, lecteurs avertis que nous sommes, et ayant lu Chassignet auparavant, rien ne choque plus désormais. Mais, si j'ai choisi de poser ma loupe sur ce texte, c'est pour le message final que je trouve particulièrement savoureux, puisqu'après avoir fait le portrait délicieux de ce corps en putréfaction, le poète déclare à sa compagne :

« - Et pourtant vous serez
semblable à cette ordure,
A cette horrible infection,
Etoile de mes yeux, soleil de ma nature,
Vous, mon ange et ma passion ! »

Quel amant sympathique, ce Charles ! Toujours un mot gentil et gracieux ! Baudelaire découpe savamment sa strophe en réservant deux vers à une comparaison bien sordide (« Oui, ma chérie, un jour, tu pourriras. ») et deux autres vers à des apostrophes pompeusement élogieuses qui ne rattrapent guère le mal qui a été fait ! Mais, c'est ce qui est drôle avec Baudelaire. Finalement, le message est sensiblement le même que chez Chassignet : le poète du XIXe siècle ne fait que rappeler à sa bien-aimée, et certes brutalement, qu'elle est mortelle.
Ainsi, la mort a plusieurs visages : elle peut faire peur, elle peut fasciner, elle peut être perçue comme la fin des souffrances physiques, elle peut être le moyen de rappeler l'homme à son humble condition d'être limité dans le temps. Mais, dans tous les cas, elle s'offre comme un spectacle.

Page précédente : *Nature morte au crâne et à la plume*, Pieter Claesz, 1628. WIKIMEDIA COMMONS

« Quand l'amour frappe encore... »

Votre serviteur avait envie de terminer ce petit parcours sur une note plutôt joyeuse en évoquant les « fausses » morts, ces morts-chantages, ces morts-prétextes, ces morts-subterfuges, ces morts lyriques que les poètes désespérément amoureux ont brandi comme des drapeaux pour obtenir les faveurs d'une belle, toutes ces morts qui font penser dès lors à ces vies illimitées dont jouissent les personnages de jeux vidéos (GAME OVER > PLAY START). Dans la poésie française de la Renaissance, largement tributaire de Pétrarque, c'est encore à cause de l'amour (Eros n'est jamais loin de Thanatos) que les écrivains se lamentent et se meurent. Bien évidemment, il s'agit d'une mort métaphorique et l'on comprend alors tout de suite de quoi est fait le lyrisme amoureux du XVIe siècle : d'HYPERBOLES. Quand vous vous piquez en frôlant avec trop d'ardeur un cactus, vous dites « Aïe », eh bien, le poète lyrique dit cinq fois « Aïe ». C'est comme ça, il est dans l'exagération constante, il magnifie son malheur, il sublime son dépit amoureux, il jouit presque d'être malheureux puisque cela lui donne une occupation parfois rémunératrice : il écrit de la poésie.

Ronsard (encore lui !) est l'un des maîtres de la mort poétique. Il en a écrit des poèmes à des femmes différentes, qu'elles soient réelles ou fictives, qu'elles l'aient rejeté ou pas : Cassandre, Marie, Hélène. Il est évident que parfois la femme aimée est un prétexte au jeu littéraire et n'existe sans doute pas vraiment. Quoi qu'il en soit, le premier sonnet des *Amours* (*circa* 1553) de Ronsard vous donnera une petite idée de ce qui se joue dans ce type de poésie :

Qui voudra voir comme un Dieu me surmonte,
Comme il m'assaut, comme il se fait vainqueur,
Comme il renflamme et renglace mon cœur,
Comme il reçoit un honneur de ma honte :

Qui voudra voir une jeunesse prompte
A suivre en vain l'objet de son malheur,
Me vienne voir : il verra ma douleur,
Et la rigueur de l'Archer qui me dompte.

Il connaîtra combien la raison peut
Contre son arc, quand une fois il veut
Que notre cœur son esclave demeure :

Et si verra que je sui' trop heureux
D'avoir au flanc l'aiguillon amoureux
Plein du venin, dont il faut que je meure.

Quelle plume ! Quelle beauté ! Quel homme ! Ronsard fait de son malheur amoureux un véritable spectacle : il invite, dès le premier poème de son recueil (ouh, le malin !), le lecteur à venir « voir » les supplices que l'Amour lui fait endurer, supplices qui seront bien sûr largement décrits dans le reste de l'œuvre. Il mène également le lecteur en bateau puisque les trois premières strophes sont consacrées à la défaite de l'homme face à l'amour (je souffre, j'ai honte, je suis esclave) tandis que la dernière strophe révèle le paradoxe (je souffre, j'ai honte, je suis esclave … mais cela me plaît tout de même). Le venin de l'amour, évoqué dans un dernier temps, rappelle sensiblement le poison auquel nous faisions référence au tout début de notre parcours : ce poison amène la mort inévitablement (« il faut que je meure »), mais c'est un poison délicieux puisqu'il a le goût doux-amer de l'amour. Vous avez sans doute remarqué la présence d'un Dieu (v.1), d'un « Archer » et de son « arc » ainsi que d'un « aiguillon » (v.13) : le dieu Cupidon est l'une des grandes vedettes du recueil des *Amours*, c'est toujours lui qui frappe au cœur ou au flanc notre pauvre poète transi d'espoir et de désir et qui nous vaut toutes ces pages noircies par l'encre.
Je ne peux m'étendre sur le sujet car tous les poèmes de Ronsard sont exquis et cette seule rubrique pourrait devenir un volume de 300 pages. Puisqu'il faut se contenir et ne pas lâcher la bride à l'emportement sauvage qui s'empare de votre serviteur quand on évoque le « Prince des poètes », il convient de conclure.

La littérature parle nécessairement de mort puisqu'elle parle avant tout de la vie, des hommes et du monde. Ce qui importe est la façon dont elle en parle et celle-ci est toujours extraordinaire : la littérature sublime, magnifie, transforme, déforme, exacerbe, travestit, transmue, renouvèle et parfois même redéfinit la mort. Phénomène très ordinaire dans un univers où les choses et les gens meurent selon un cycle régulier et naturel, la mort devient quelque chose qui compte dans tous les cas, qui n'est jamais anodin, qui vaut le coup d'œil, qui vaut la peine d'être représenté. En somme, la littérature fait du chrysanthème une fleur perpétuellement pétrie de mystère et éternellement neuve.

Je pose enfin ma loupe et vous propose de nous quitter sur un sonnet de notre ami Ronsard, lequel vous rappellera que je suis

VOTRE TRES-HUMBLE, TRES-DEVOUE,
TRES-FIDELE SERVITEUR,
S. Clave

Cent et cent fois penser un penser même,
A deux beaux yeux montrer à nu son cœur,
Se dessoiver d'une amère liqueur,
S'aviander d'une amertume extrême :
Avoir la face amoureusement blême,
Plus soupirer, moins fléchir la rigueur,
Mourir d'ennui, receler la langueur,
Du vueil d'autrui des lois faire à soi-même :

Un court dépit, une aimantine foi,
Aimer trop mieux son ennemi que soi,
Peindre en ses yeux mile vaines figures :

Vouloir parler et n'oser respirer,
Espérer tout et se désespérer,
Sont de ma mort les plus certains augures.

EN BREF

La mort, en tant que motif littéraire, est profondément liée au genre tragique : qu'elle intervienne au milieu de la pièce ou à la fin, qu'elle soit présente en tant que menace planante ou qu'elle soit représentée, elle est omniprésente. Il n'y a pas de tragédie sans mort.

Dans le genre romanesque, la mort est tout aussi essentielle : tantôt elle va marquer un moment fort de l'histoire, tantôt elle est traitée en mode mineur mais pour se révéler comme un ressort inaltérable de l'intrigue.

Dans la poésie, la mort peut être traitée sur plusieurs modes : elle devient un sujet poétique en raison d'une esthétique frappante et impressionnante mais elle peut aussi être interprétée de manière hyperbolique et être alors l'équivalent d'une profonde souffrance. Enfin, et c'est un aspect que nous avons réservé pour un autre parcours, la mort peut également être présente sur le mode du souvenir et de la nostalgique (la littérature romantique – vous pouvez lire le poème « A Elvire » d'Alphonse de Lamartine - en est un bon exemple.).

LA MENACE DU VÉTO FRANÇAIS, LORSQUE LA FRANCE DIT « NON » À L'INTERVENTION EN IRAK EN 2003

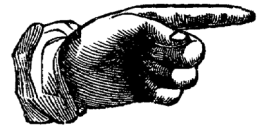
Le 14 février 2003, la France, par la voix de Dominique de Villepin, refuse l'intervention armée en Irak souhaitée par les États-Unis. Dans un discours célèbre, le ministre des Affaires étrangères français énonce une voie vers la paix qui s'oppose aux ambitions américaines.
La France devient alors le porte-parole de la paix et des nations opposées à la guerre. Reprenant les mots du secrétaire à la Défense des États-Unis, qui raillait les positions pacifiques de la France et de l'Allemagne, Dominique de Villepin termine son intervention par des mots puissants où « la Vieille Europe » dit fermement « non » au bellicisme américain.

Soldats américains, Irak, 2017. PXHERE

L'ONU et la force armée

Le recours à la force armée est inscrit dans le chapitre VII de la Charte des Nation unies. Le Conseil de sécurité a mandat, si toutes les mesures prises sont sans résultat, « de recourir à la force armée pour maintenir la paix et la sécurité internationales ».

Il faut distinguer les opérations de maintien de la paix avec les Casques bleus comme forces d'interposition ou d'intervention lors des conflits armés ou de guerres civiles et les interventions de coalitions militaires.
Celles-ci ne sont pas dirigées par le Conseil de sécurité mais autorisées.
Ce sont les États membres de l'OTAN principalement qui participent ou non, selon leurs intérêts géostratégiques avec les États-Unis comme force militaire principale.



KOFI ANNAN

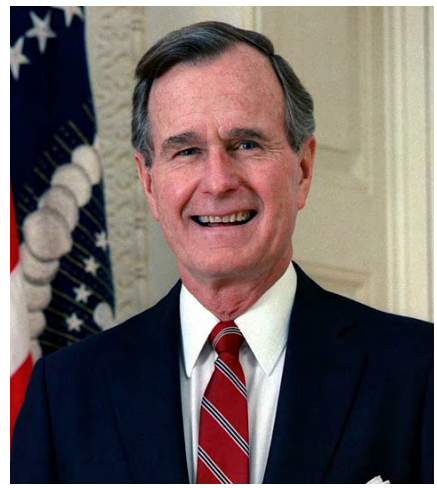
1938 : naissance au Ghana
1962 : travaille pour l'Organisation mondiale de la Santé
1971 : maîtrise en sciences de gestion au *Massachusetts Institute of Technology*
1997 : premier mandat de secrétaire général de l'ONU
2001 : prix Nobel de la paix
2002 : deuxième mandat de secrétaire général de l'ONU
2003 : rejoint les efforts français pour la paix contre la guerre en Irak
2006 : décembre, fin de son mandat
2008 : crée la Kofi Annan Foundation pour le développement durable et la paix
2012 : nommé médiateur pour la crise en Syrie, il démissionne quelques mois après
2018 : août, décès en Suisse

Le tournant des années 1990, l'Irak le premier conflit post Guerre froide

La première guerre du Golfe (1990-1991) est la première intervention de coalition internationale couverte par l'ONU sous le motif du « devoir de protéger ».
Après la guerre Iran-Irak (1980-1988), l'Irak dirigé par Saddam Hussein depuis 1979, envahit le Koweït pour des raisons frontalières mais surtout économiques.
L'Irak est en effet très endetté après la guerre contre l'Iran, et le Koweït possède d'immenses ressources et réserves pétrolières.
L'annexion en 1990 du Koweït par l'Irak conduit à une condamnation de la part de la communauté internationale. Le Conseil de sécurité, n'étant plus bloqué par un véto d'un de ses membres permanents - Américains et Soviétiques ne sont plus en désaccord - prend une série de décisions, dont la résolution 678 du 29 novembre 1990. Il s'agit en fait d'un ultimatum à l'Irak exigeant l'évacuation du Koweït. Devant le refus irakien, une opération militaire est déclenchée sous le nom de « Tempête du Désert ». Dirigée par les États-Unis du 17 janvier au 28 février 1991, elle conduit à la victoire d'une coalition internationale de 34 pays. L'Irak doit abandonner le Koweït.

L'illusion d'un Moyen-Orient sous la paix américaine. Bush : Père et fils

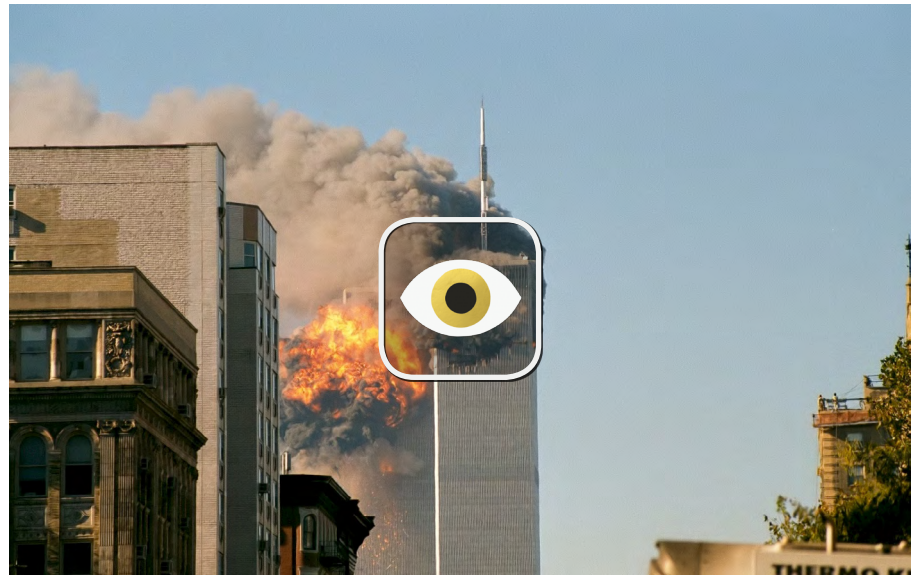
Si l'administration Bush (George H. W. Bush) peut se targuer d'un retour à la paix après l'effondrement du bloc soviétique, la situation au Moyen-Orient laisse apparaître bien des fractures. En aidant les moudjahidines afghans lors de la guerre d'Afghanistan (1979-1989) contre les Soviétiques, les services spéciaux américains ont contribué à la diffusion d'un djihadisme de combat. Le mouvement Al-Qaida est créé en 1989 sous la direction d'Oussama Ben Laden. Celui-ci appartient à une grande famille d'Arabie Saoudite.
Lors de l'opération « Tempête du désert » pour des raisons logistiques, les Américains implantent des bases militaires sur le territoire de l'Arabie Saoudite. Cette présence de soldats occidentaux (et non musulmans) sur le sol sacré de l'Arabie (présence des villes saintes de Médine et La Mecque) est perçue comme une provocation et incite Ben Laden et son mouvement (Al-Qaida) à orienter leur combat contre les États-Unis et l'Arabie Saoudite.



George H. W. Bush, 1989. WIKIMEDIA COMMONS

Le 11 septembre 2001 et le début de la guerre contre le terrorisme

Attentats États-Unis : le film de la catastrophe, 2001, Émission 20 heures le journal. INA

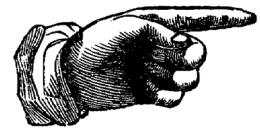


Attaque du 11 septembre, 2001, Credit : Robert J. Fisch. FLICKR cc.

Les attentats du 11 septembre contre le World Trade Center à New York et le Pentagone à Washington marquent incontestablement une rupture.
La puissance américaine apparaît comme vulnérable, à tel point qu'on a parlé de « Second Pearl Harbour ». L'ampleur du bilan montre également un changement d'échelle dans les attaques terroristes.
La guerre contre le terrorisme est lancée par l'administration Bush. Le régime taliban au pouvoir en Afghanistan depuis 1996 et protecteur d'Al-Qaida est le premier visé. Cette guerre, avalisée par le Conseil de sécurité, est baptisée « Liberté immuable ». Elle commence le 7 octobre 2001. En décembre 2001, la force internationale chargée d'assurer la sécurité sous mandat de l'ONU est créée face aux guérillas mais est sous le commandement de l'OTAN. Celle-ci met fin à son engagement le 31 décembre 2014, l'armée nationale afghane devant prendre le relais.

L'Irak, toujours dans la ligne de mire américaine

Depuis la guerre Iran-Irak, puis la première guerre du Golfe, l'utilisation d'armes chimiques par le régime de Saddam Hussein contre des mouvements de rebellions internes est connue. À partir de 1991, l'ONU obligera l'Irak à détruire ses armes de destruction massive et à ne pas utiliser, développer, fabriquer et acquérir des armes chimiques, biologiques ou nucléaires.
L'ONU soumettait aussi l'Irak à un embargo total avec des conséquences économiques fortes. L'Irak est alors très endetté et importe 70% de sa nourriture. Les sanctions visaient à déstabiliser le régime de Saddam Hussein, mais ce dernier réussit à se maintenir au pouvoir. L'allégement de l'embargo en 1996 « pétrole contre nourriture » permit à l'Irak de vendre une partie de sa production de pétrole pour acheter des denrées alimentaires et des médicaments. Mais cela ne suffit pas à combler les besoins d'une population affaiblie : l'indicateur de développement humain recule, les épidémies et la malnutrition tuent des milliers de personnes. Parallèlement, des missions d'inspection des armements de l'ONU ont lieu pour contrôler le respect des sanctions.
Celles-ci cessent en 1998 lorsque Saddam Hussein demande que les missions des inspecteurs de l'ONU soient liées à la levée de l'embargo. Les tensions ne cessent alors de monter, les États-Unis et le Royaume-Uni agitant la menace d'un réarmement de l'Irak.



LES ARMES DE DESTRUCTION MASSIVE

Il n'existe pas de définition précise. L'expression a été popularisée lors de la question du désarmement de l'Irak. Elle sous-entend une arme capable de causer des destructions et des victimes à grande ampleur. Selon l'ONU, sont classées « armes de destruction massive » : armes nucléaires, armes biologiques, armes chimiques, missiles (pouvant transporter et charger des armes de destruction massive).

De Septembre 2012 à mars 2013 : le compte à rebours contre l'Irak est lancé

En septembre 2012, le président américain G. W. Bush se rend à la tribune de l'ONU pour alerter la communauté internationale des dangers de l'Irak coupable de protéger des groupes terroristes et de posséder des armes de destruction massive : « Croire en la bonne foi du régime de Saddam Hussein, c'est prendre un pari sur la vie de millions de personnes. […] Et c'est un risque que nous ne pouvons prendre. » Le Conseil de sécurité est divisé : seule une menace grave sur la paix est nécessaire pour que l'ONU mandate une mission utilisant la force. La Chine, la Russie et la France refusent alors l'usage de la force.
Le 8 novembre 2002, la résolution 1441 qui fixe un calendrier de reprise des inspections de désarmement est adoptée par le Conseil de sécurité. L'Irak accepte. Mais les États-Unis et le Royaume-Uni cherchent toujours à convaincre les autres membres du Conseil de sécurité de la nécessité d'une intervention armée. Les États-Unis commencent à déployer leur arsenal dans le Golfe Persique.

Colin Powell, le Chef de la diplomatie américaine prévient les autres membres permanents du Conseil de sécurité que les États-Unis interviendront quel que soit le résultat.

Le 23 février 2003, à la tribune de l'ONU, il présente un dossier contenant selon lui des preuves de l'existence des armes de destruction massive biologiques produites dans des laboratoires clandestins en Irak, et dans une gestuelle dramatique présente une fiole sensée contenir de l'anthrax (bacille de la maladie du charbon).
Le 14 février 2003, les deux inspecteurs de l'ONU annoncent qu'ils n'ont pas trouvé de preuves de l'existence d'armes de destruction massive. Dominique de Villepin prend ensuite la parole pour appuyer la voie de la paix en soulignant les progrès effectués par le travail des inspecteurs. Il pose aussi la question du rôle de l'ONU si une décision unilatérale par la force est choisie alors que les actions pacifiques pour régler le conflit sont en cours : « En quoi la nature et l'ampleur de la menace justifient-elles le recours immédiat à la force ? »

Les paroles de Dominique de Villepin

Il prévient aussi que si la guerre est un chemin court pour régler un conflit, construire la paix est beaucoup plus difficile. Il souligne les dangers d'une intrusion par la force dans un pays aux minorités multiples. Il termine ainsi sur des mots forts, rappelant à tous les membres du Conseil, la responsabilité qui leur incombe, et de fait renvoie implicitement aux idéaux de la création de l'ONU.

« Dans ce temple des Nations unies, nous sommes les gardiens d'un idéal, nous sommes les gardiens d'une conscience. La lourde responsabilité et l'immense honneur qui sont les nôtres doivent nous conduire à donner la priorité au désarmement dans la paix.
Et c'est un vieux pays, la France, d'un vieux continent comme le mien, l'Europe, qui vous le dit aujourd'hui, qui a connu les guerres, l'occupation, la barbarie. Un pays qui n'oublie pas et qui sait tout ce qu'il doit aux combattants de la liberté venus d'Amérique et d'ailleurs. Et qui pourtant n'a cessé de se tenir debout face à l'Histoire et devant les hommes. Fidèle à ses valeurs, il veut agir résolument avec tous les membres de la communauté internationale. Il croit en notre capacité à construire ensemble un monde meilleur. »

Le discours est applaudi, tandis que dans plusieurs pays, des manifestations populaires ont lieu contre une possible guerre en Irak. Le 17 mars 2003, ne parvenant pas à obtenir l'accord de tous les autres membres permanents du Conseil de sécurité, le président Bush lance un ultimatum à Saddam Hussein : il doit quitter l'Irak dans les 48 heures sous peine d'intervention armée.
Le 19 mars 2003, les troupes anglo-américaines interviennent en Irak et le 30 avril 2003, la guerre est terminée. Après la victoire, les États-Unis créent une force de stabilisation internationale composée d'une quinzaine d'États pour reconstruire l'Irak sans passer par l'ONU ou l'OTAN.
Le 22 mai 2003, le Conseil de sécurité donne son aval à la coalition américano-britannique pour gérer le pays et exploiter le pétrole. La résolution 1511 confirme la « coalition » et entérine le projet politique des États-Unis pour l'Irak.

DOMINIQUE DE VILLEPIN : « NON À LA GUERRE D'IRAK »

Les grands discours : Dominique de Villepin «Non à la guerre d'Irak», 2003. ARTE

Dominique De Villepin, 2010, Marie-Lan Nguyen. WIKIMEDIA COMMONS

Manifestations contre la guerre dans le monde, 2003, Émission 20 heures le journal. INA

Manifestation contre la guerre en Irak, New York, 2003, Credit : Alex Wright - alexwright.net. FLICKR

Plus de 15 ans après l'intervention en Irak, quel bilan peut-on dresser ?

L'Irak reste en crise. Malgré les forces de stabilisation présentes jusqu'en 2014, l'Irak connaît toujours des attentats meurtriers. Les gouvernements successifs sont fragiles et la réconciliation entre les différents courants religieux ou minorités n'est pas effective. Les Kurdes d'Irak souhaitent leur autonomie.
L'échec le plus flagrant est la proclamation du califat islamique de Daech à Mossoul au nord de l'Irak en 2014 - une organisation s'étalant à cheval entre la Syrie et l'Irak avec les composantes même d'un État : des lois, une administration, une armée…
La coalition internationale est donc revenue sur le sol irakien aux côtés des forces irakiennes, cette fois pour lutter contre les forces de Daech. Les combats continuent même si une grande partie du territoire irakien est de nouveau sous contrôle des forces de sécurité irakiennes.

Bilan et répercussions de la guerre d'Irak sur l'ONU et les États-Unis

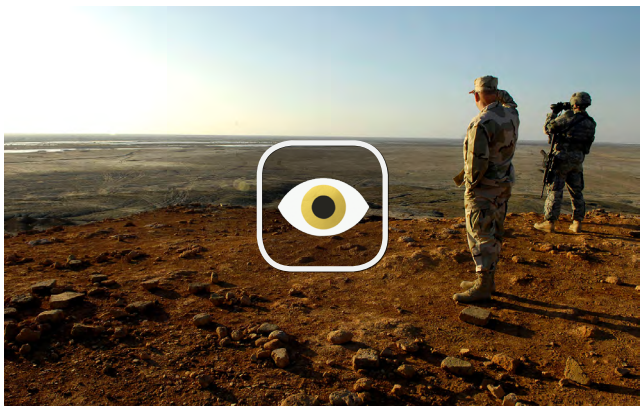
L'intervention unilatérale américaine a montré les faiblesses du système de sécurité collective et la place de l'ONU dans le système international. Aucune arme de destruction massive n'a été trouvée. Les Services secrets américains ont reconnu avoir réalisé des analyses bâclées aux conclusions erronées. Si l'intervention américaine avait certainement des objectifs géostratégiques, politiques et économiques, le bilan est lourd :
5 000 soldats américains tués, un coût considérable (plus de 100 milliards de dollars). Ce conflit a poussé les États-Unis à davantage de retenue : le président Obama refusera d'intervenir militairement, malgré les crimes perpétrés par Bachar el – Assad sur son peuple en Syrie.

L'ONU dans une impasse ?

Depuis 2011, la Syrie est en proie à une terrible guerre civile : des millions de Syriens ont quitté leur pays, d'autres sont déplacés… Plus de 250 000 Syriens ont été tués. C'est actuellement la plus grave crise humanitaire dans le monde. Mais depuis le début du conflit, la Russie utilise son droit de véto au Conseil de sécurité à toute résolution concernant ce conflit. Elle protège ainsi ses différents intérêts dans cet espace (stratégiques, économiques) et devient de fait, un acteur incontournable pour une éventuelle résolution du conflit. La Russie peaufine depuis une quinzaine d'années son retour sur la scène internationale. Avec le basculement vers l'Asie des relations internationales, elle entend de nouveau peser sur la géopolitique mondiale.

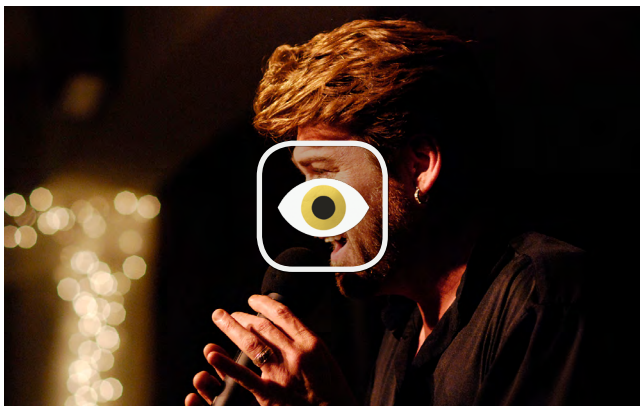
En savoir plus...

Des liens vers des ressources qui permettent d'aller plus loin.



Soldats américain regardant vers la Ziggurat d'Ur, 2007. WIKIMEDIA COMMONS

Bande annonce : *Dans la vallée d'Ellah*, Paul Haggis, 2007. ALLOCINÉ



George Michael, 2008. Evan Amos. WIKIMEDIA COMMONS

Critique acerbe du bellicisme de Tony Blair et de Bush lors de la montée des discours de menace sur l'Irak dans :

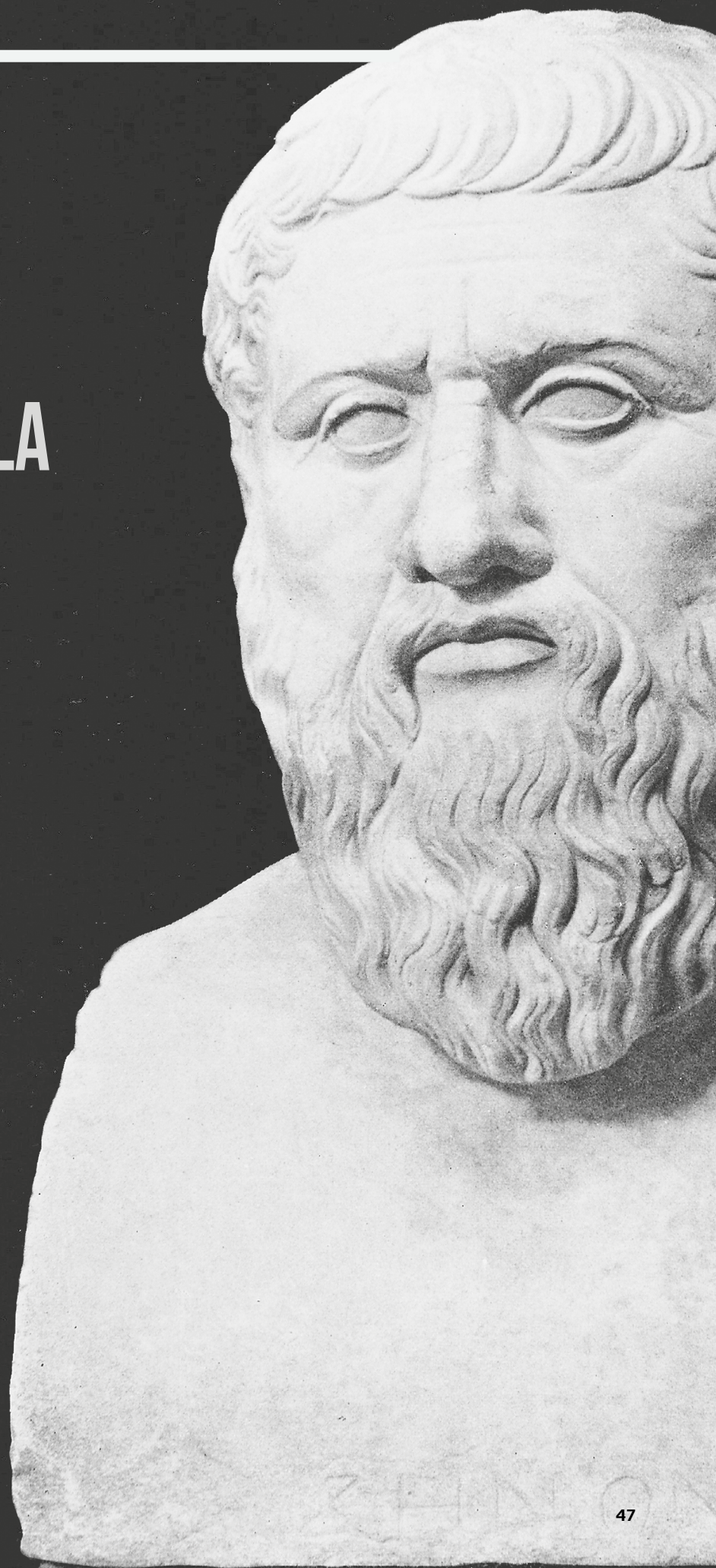
Shoot The Dog, George Michael, 2002. YOUTUBE

Assemblée nationale de l'ONU, 2009. The offical White House photostream. WIKIMEDIA COMMONS

Le fonctionnement de l'ONU

Expliquez-nous ... l'assemblée générale de l'ONU, 2015. *France Info*. YOUTUBE

À L'ORIGINE DE LA PHILOSOPHIE



Étoile communiste. PXHERE

La rupture (pré)socratique

La figure de Socrate (né vers -470/469, mort en -399), qui, tel le Christ, n'a rien écrit, domine la philosophie, pour autant qu'elle marque une rupture dans la pensée antique et, pourrait-on dire, occidentale. Avant lui, du VIe siècle avant J.-C. au milieu du Ve, des écoles philosophiques avaient initié cette activité intellectuelle nouvelle, et contribué à fixer l'image du philosophe, étymologiquement ami de la sagesse, homme de raison, à la morale droite et au savoir théorico-pratique. Ces écoles, dites présocratiques, se sont davantage préoccupées du savoir, quand celles qui suivirent s'attachèrent d'abord à la morale. Il ne nous en reste que des écrits fragmentaires et largement hermétiques. Mais, de Thalès de Milet à Empédocle d'Agrigente, en passant par Héraclite d'Ephèse et Parménide d'Elée, ces penseurs renoncèrent les premiers à l'explication divine ou magique des actes et des phénomènes - attitude qui les conduisit à étudier la nature, d'où leur surnom de « physiciens » (de « phusis », la « nature »). La cosmogonie elle-même, longtemps assurée par les mythes, s'en trouve bouleversée. Tous recherchent le principe naturel élémentaire qui gouvernerait l'ordre du monde, ou « cosmos » (l'air pour Anaximène, l'« esprit » pour Anaxagore). De ces théories mystérieuses, car peu scientifiques, incomplètement dégagées de la mythologie religieuse, ressort une volonté nouvelle d'explorer le monde au moyen de l'esprit – c'est-à-dire l'esprit critique, affiné plus tard par Socrate. Quoique la pensée de ce dernier ne nous soit connue que par les écrits qu'en a laissés Platon, qui en fait le personnage principal de la plupart de ses dialogues, il apparaît que Socrate se soit principalement occupé de questions morales, laissant temporairement la nature pour l'homme (la philosophie ne naît-elle pas, pour lui, de l'étonnement face au monde ?). Philosophe par excellence, il affirme qu'il ne sait rien – savoir supérieur à tout autre, même celui des Présocratiques ; fameux pour sa manière d'« accoucher les esprits » (maïeutique), il vit en homme simple, son enseignement se distinguant de ce que les thèses de ses prédécesseurs pouvait avoir d'ésotérique. Par ses actes comme ses paroles (qui ne peuvent ne pas concorder chez le philosophe), il incarne la figure du sage, si importante dans la culture antique – et, mutatis mutandis, orientale. Cet idéal associe, sous la notion d'éthique, l'humilité, le courage, la tempérance et l'endurance. La célèbre injonction « Connais-toi toi-même », qu'il reprend au temple apollonien de Delphes, invite ainsi l'homme à se faire le juge de ses actions et pensées, loin de l'opinion (« doxa »), par nature superficielle, conformiste et spécieuse. C'est d'ailleurs sa liberté de pensée qui aurait perdu Socrate, condamné à boire la ciguë par le tribunal démocratique d'Athènes.

Il pourra paraître étrange d'associer Socrate et ses précurseurs, tant leurs desseins et leur pensée peuvent diverger, mais ils participent d'une même évolution mentale, dont ils constituent une étape charnière : le regard de l'homme sur le monde et sur lui-même.

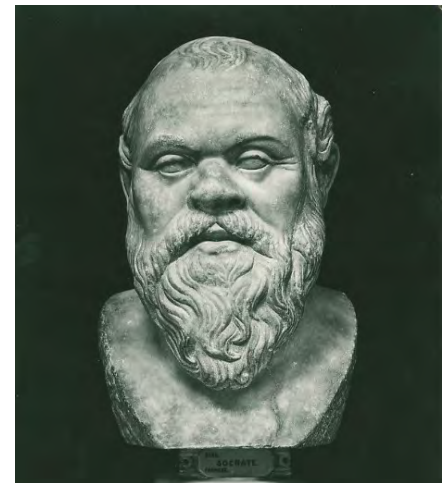
L'ESSENTIEL

- Les Présocratiques initient la première rupture fondamentale dans l'histoire de la pensée occidentale.

- C'est en Grèce que la raison commença de remplacer la pensée magique.

- Socrate est le premier philosophe à se préoccuper en premier des questions morales.

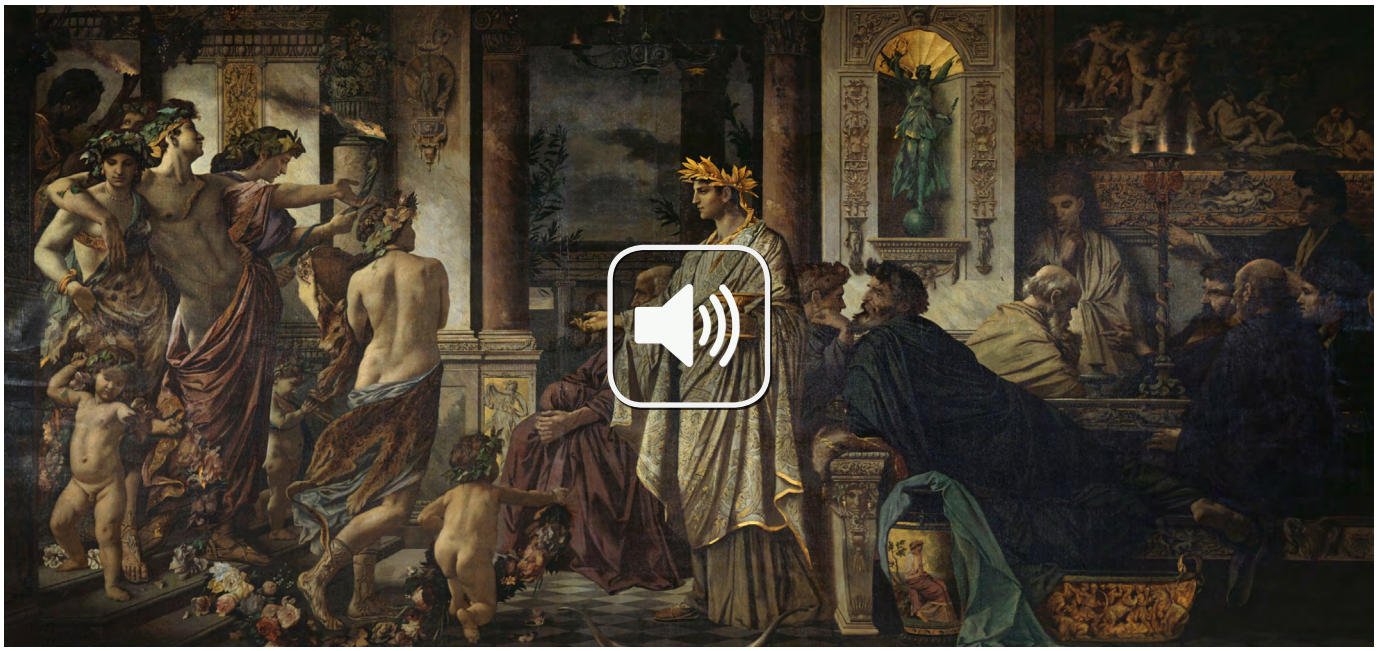
- Du VIe au Ve siècle av. J-C. s'élabore la figure archétypale du philosophe et la naissance de la philosophie en tant que discipline autonome.



Buste de Socrate exposé au musée national de Naples, photographié par Domenico Anderson.
WIKIMEDIA COMMONS

EN SAVOIR PLUS

Les philosophes (pré)socratiques



LE SAVIEZ-VOUS ?

Socrate et Alcibiade

Socrate et Alcibiade dans *Les Philosophes amoureux*, Raphaël Enthoven (2012). FRANCE CULTURE

Marié à une femme légendairement acariâtre (Xanthippe – à ne pas confondre avec le père de Périclès), Socrate a noué une relation particulière avec Alcibiade, homme politique athénien de vingt ans son cadet, dont Plutarque a retracé la vie et que l'on retrouve sous la plume de l'historien Thucydide. Orphelin, Alcibiade est élevé par son cousin Périclès et éduqué par Socrate, maître qu'il honore et qui devient son ami. Lors du siège de Potidée, en 432 av. J-C., Socrate lui sauve la vie ; à Délion, en 424, c'est son disciple qui sauve le philosophe. Si Alcibiade montra des sentiments parfois ambigus envers lui, Socrate en vint à s'éprendre de son jeune ami. Ce type de relations était courant dans l'Antiquité grecque, placées sous le signe de la pédagogie (entre un amant mûr, « éraste », et un aimé adolescent, « éromène »), et en cela supérieur aux rapports plus prosaïques entre hommes et femmes. Il est toutefois exceptionnel que l'aîné s'enamoure véritablement d'un jeune homme qui cherche lui-même à le séduire, comme Socrate, tourmenté par Eros (voir Le Banquet de Platon) et le corps d'Alcibiade. Platon nous donne à lire un Socrate essayant de convertir la fière beauté d'Alcibiade en beauté véritable – la sagesse. Mais, en 416 av. J.-C., date à laquelle fut probablement rédigé *Le Banquet*, Alcibiade, ambitieux et insolent, s'engage dans la guerre du Péloponnèse, qui l'entraînera loin de sa patrie et de son maître.

Le banquet de Platon, Anselm Feuerbach (1873). WIKIMEDIA COMMONS

Platon, l'« invention » de la philosophie occidentale

Le philosophe Alfred North Whitehead prononça un jour cette phrase : « la philosophie occidentale n'est qu'une suite de notes de bas de page aux dialogues de Platon ». S'il faut la prendre sur le ton de l'humour, cette phrase marque indéniablement l'importance du philosophe grec sur la pensée occidentale. Son influence ne saurait se résumer au simple domaine de la philosophie. Son œuvre est tellement vaste, a touché à tant de disciplines, que le « platonicisme » peut être considéré comme l'un des courants de pensée les plus importants de toute l'histoire occidentale, que ce soit sur le plan scientifique, politique, morale, esthétique. Élève de Socrate, Platon s'est toujours placé sous le patronage de son maître : il n'a quasiment écrit que des dialogues qui le mettent en scène nommément. Les dialogues platoniciens sont la première chose à connaître de son œuvre. Ils se présentent donc sous une forme qui n'est pas sans rappeler les pièces de théâtre, sauf qu'elles ne sont pas destinées à la représentation. Chaque dialogue tourne autour d'un thème principal : *Le banquet* parle de l'amour, Le *Phèdre* du beau, Le *Cratyle* du langage, etc. La plupart de ces dialogues ont pour titre le nom de l'un des personnages qui y participe, et qui est le principal contradicteur de Socrate au cours du dialogue. L'œuvre se présente alors comme un questionnement autour de la notion centrale du dialogue entre

différents personnages, dans le but d'arriver à une définition « juste » et « vraie » de la notion en question. Platon, par l'entremise de Socrate, « déconstruit » la notion en toute une série de questions que Socrate pose à son interlocuteur, afin de lui faire arriver le plus près possible de la vérité. *L'Alcibiade* de Platon commence par cette question de Socrate à Alcibiade : « (…) à quel sujet, quand les Athéniens décident de délibérer, te lèves-tu pour les conseiller ? N'est-ce pas quand tu t'y connais mieux qu'eux sur ce sujet ? » Puis, au fur et à mesure du dialogue, Alcibiade en vient à voir ce que Socrate veut véritablement de lui : « Veux-tu donc parler, Socrate, du juste et de l'injuste ? ». Cette forme dialogique sert donc à Platon, toujours par la voix de Socrate, à exposer ses propres théories. Mais la forme même encourage à prendre en compte plusieurs possibilités, plusieurs thèses, et il n'est pas rare qu'un dialogue se termine par une « aporie », c'est-à-dire par une impossibilité logique à concilier deux faits ou thèses contradictoires.
Résumer ici une œuvre aussi dense et aussi complexe que celle de Platon est tout simplement impossible. Ayez bien conscience que tout ce qui est dit ici n'est pas même une synthèse, mais une simplification outrancière. S'il fallait retenir absolument une chose de Platon, c'est qu'il est le « père » de l'idéalisme, au sens fort et philosophique du terme, c'est-à-dire que Platon croit au monde des Idées. Expliquons ceci. Tout part de la question de la connaissance. Comment connaître une chose ? Par exemple, qu'est-ce que la piété ? Dans *Euthyphron*, Socrate dit : « Je ne t'ai pas demandé de me montrer un ou deux exemples de la multitude des actions pieuses, mais de me faire voir précisément cette forme ou essence en vertu de laquelle toutes les conduites pieuses sont pieuses (…) ». C'est là le point essentiel : ce que les personnages des dialogues essaient de découvrir, c'est l'essence d'une chose. De là vient le concept de l'Idée platonicienne. Prenons un exemple avec le « Beau ». Quelle est cette chose ? Comment pouvons-nous dire que quelque chose est beau ? Platon tire trois conclusions :

1 L'essence qu'il cherche n'est pas dans le monde réel, sensible. Pourquoi ? Parce que, pour le « beau » par exemple, on voit des « choses belles », une multiplicité. Si nous trouvons une personne belle, pouvons-nous dire que cette personne est l'essence même de la beauté ? Que tout ce qu'il y a de beau dans le monde se rapporte à elle ? Bien sûr que non. Le fait qu'une personne soit belle n'a rien à voir avec le fait qu'un paysage soit beau : et pourtant, le concept de « beau » est appliqué pour les deux réalités. La conclusion de Platon, c'est que l'Idée de « Beau » n'est pas dans les choses sensibles, pas dans la « réalité ».

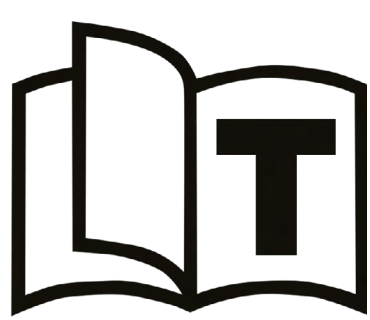
2 **Cette Idée est éternelle, immuable. En effet, si l'on disait déjà de quelque chose que c'était *beau* il y a des siècles, c'est que cette Idée dépasse le temps et la vie des hommes.**

3 **Qu'est-ce que la connaissance, alors ? Par exemple, comment dire de quelqu'un qu'il « sait ce qui est juste » ? Cela ne peut pas être, nous l'avons vu, en connaissant toutes les choses justes du monde : non seulement ce serait impossible, mais en outre, on ne connaîtrait jamais que toutes les choses justes, jamais LA justice. Platon en conclut donc que CONNAÎTRE quelque chose, c'est uniquement connaître LA justice, cette Idée hors de la réalité sensible.**

Pour être extrêmement rapide, nous pourrions dire que Platon a une vision assez « mathématique » de la vérité : seul le raisonnement pur, logique, peut permettre de connaître les Idées, la vérité. Les Idées sont pure rationalité. Pour savoir ce qu'est « la Beauté », ou « la Justice », inutile de faire des commentaires dans la réalité : seul un raisonnement logique permettra d'approcher la réponse. Pour expliciter cela, Platon recourt à une allégorie devenue célèbre : l' « allégorie de la caverne », que l'on trouve dans *La République*. Les hommes, pour Platon, sont dans la réalité comme des gens enchaînés dans une caverne. Dans cette caverne, on leur montre les objets, les choses, comme en « ombres chinoises » : les objets passent devant une lumière, et les gens enchaînés n'en voient qu'un reflet sur le mur de la caverne. Le passage à la connaissance réelle ne se fait qu'à partir du moment où un homme se détache, et parvient à sortir de la caverne. Ébloui d'abord par la lumière du soleil, il peut enfin voir les choses telles qu'elles sont. Celui-là connaît. Autrement dit, et encore une fois pour simplifier, la « vraie » réalité, pour Platon, ce ne sont pas les choses, mais les Idées – d'où le terme d' « Idéalisme ». L'ensemble des arbres du monde sont moins « vrais » que l'Idée « Arbre » qui permet de tous les identifier, de les reconnaître pour ce qu'ils sont.
Pour finir, relevons deux conséquences importantes de cette pensée pour Platon, l'une d'ordre esthétique, l'autre d'ordre politique. Platon tend à condamner l'art. En effet, nous l'avons vu, suivant l'allégorie de la caverne, les réalités sensibles ne sont que les « ombres » de la vérité. Un artiste, par exemple un peintre ou un sculpteur, qui imite un objet, ne fait donc que reproduire une imitation. Il s'éloigne encore d'un degré supplémentaire de la vérité, et il induit son public en erreur. Cette idée capitale est à la base d'une profonde divergence avec le disciple de Platon, Aristote, qui affirme au contraire que l'imitation de la réalité en est un moyen de connaissance. Sur le plan politique enfin, Platon tire la conclusion de son idéalisme. Qui peut bien gouverner la cité, sinon le sage qui a vu la vérité, qui connaît et maîtrise le monde des Idées ? C'est donc lui, et ses semblables, qui doivent diriger. Platon compare la direction d'une bonne cité à celle d'un corps harmonieux. Il la partage en trois « castes » : les chefs, les gardiens, les artisans / commerçants, qui sont la tête, le cœur et le ventre – chacun a son propre rôle dans la cité, qu'il occupe en fonction de ses capacités. Cette organisation politique utopique a aussi eu une influence absolument essentielle dans la philosophie occidentale, que ce soit pour la louer, ou pour la critiquer : on a pu considérer cette pensée politique comme une plaidoirie pour l'aristocratie, c'est-à-dire le pouvoir laissé aux meilleurs, et donc à un petit nombre.

L'ESSENTIEL

- **Platon** a vécu environ entre 428 et 348 av. J.C. Il a été l'**élève de Socrate**.
- **La figure de son maître est** restée **capitale dans son œuvre**, et il n'a pas cessé de la mettre en scène dans chacun de ses dialogues. Parfois, il semble mettre en avant la véritable pensée de Socrate. D'autres fois, c'est bien sa pensée à lui qu'il met dans la bouche de Socrate.
- Platon a voyagé dans plusieurs endroits d'Europe (Égypte, Italie du sud,…), tout au long de sa vie. Cela a pu être l'occasion de faire des expériences politiques. Il a par exemple tenté d'apprendre la philosophie au tyran Denys de Syracuse, et de l'aider à bâtir une société basée sur les principes exposés dans ***La République***. Cela se finira en désastre, et Platon devra fuir la Sicile.
- La forme quasi-exclusive de son œuvre est celle du **dialogue**, mettant donc en scène Socrate et d'autres figures importantes de la vie intellectuelle athénienne de son temps. Cette forme est caractéristique à tel point qu'aujourd'hui, il n'est pas rare que des metteurs en scène s'essayent à porter ces dialogues sur le théâtre (Jacques Vincey avec *Le banquet* en 2012).
- Platon développe souvent une pensée par l'**allégorie**, ou par le **mythe**. Ces images et ces histoires permettent non seulement une mémorisation plus aisée des principes de sa philosophie, mais sont également à l'origine de certains des mythes les plus fondamentaux de l'histoire occidentale.
- Platon a, sinon inventé, du moins porté à son plus haut degré de développement et de complexité ce qu'il est convenu d'appeler l'« **idéalisme** » : la vérité, la vraie connaissance, est pure rationalité, et ne saurait se découvrir dans le monde réel. Pour connaître ce qu'est un arbre, il faut connaître l'Idée de l'arbre, et pas un arbre réel, ou même l'ensemble des arbres réels.


T